Nouvelle Série
N° 4
9e Année

Défense de l'Occident

AVRIL
1960

Revue mensuelle politique et littéraire
Secrétaire général : Jacques Poillot

SOMMAIRE

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, Services commerciaux et vente :
58, rue Mazarine, Paris (6e).

Abonnement. — 1 an : 18,00 NF ; Etranger : 24,00 NF
Soutien : 30,00 NF — Propagande : 50,00 NF

C. C. P. : 2182-19 PARIS

*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue ***DÉFENSE DE L'OCCIDENT*** à partir du N° ____

NOM ____________________

PRÉNOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

Signature

Abonnements. — 1 an : 18 NF
Etranger : 1 an : 24 NF
Soutien : 30 NF ; propagande : 50 NF

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à : Les Sept Couleurs, 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 2182-19 Paris.

Maurice BARDECHE.

LE PONT, LES HÉROS, LES FOURCHES

L'esprit démocratique n'a pas de chance avec les ponts. Déjà, *Le Pont de la rivière Kwaï,* très suspect... Pourquoi faut-il que le mot de *pont* soit inséparable des idées de courage, de loyauté, de virilité ? Une fatalité fait du pont ou du défilé un lieu de tragédie. Les ponts semblent peuplés de héros : il y a le pont de Saumur, le pont de la Bérésina, le pont de Maestricht, le pont de la Concorde, le pont du Garigliano avec Bayard, le pont de l'île Lobau avec Lannes, le pont d'Arcole avec Bonaparte, et le plus célèbre de tous les Thermopyles, le pont-levis qui commandait l'entrée de l'Attique et dont le nom résonne encore dans le cœur de tous les petits garçons comme le symbole même de l'héroïsme. Il n'y a pas de pont dans la mythologie de la démocratie. C'est un mystère que nous expliquerons dans la suite de cet article.

Ces réflexions me venaient devant le dernier en date des ponts célébrés par le cinéma, celui qu'on peut voir dans le film de Bernard Vicki intitulé justement *Le Pont*. Voici comment le critique d'*Arts*, René Cortade, décrit le film qu'il présente avec une référence à un des plus beaux livres de Montherlant, *Service inutile*.

« Cela commence par des images qui sont la transcription allemande du vérisme italien : la vie de l'arrière dans une petite ville allemande en avril 1945, des femmes, rien que des femmes, des chevaux, pas de ravitaillement, les lettres du front qui n'arrivent pas et des garçons en culotte de cuir qui récitent du Lessing en classe, et qui vont voir chaque matin au bureau de recrutement si leur ordre d'appel est arrivé. Ils ont un pont qu'ils aiment, le pont du pays, où ils vont passer leurs récréations, et ils y construisent un bateau.

« Puis le film commence. Les garçons reçoivent leur ordre d'appel, ils partent gravement vers la ville voisine, on leur met de grands casques, et ils apprennent à se présenter d'une voix forte en levant le menton. Deux jours après leur incorporation,

leur régiment est appelé brusquement avec tous ses effectifs pour colmater une percée. Dans la nuit, devant le régiment rassemblé, le colonel explique la mission et les yeux des garçons brillent sous leur casque trop grand en reconnaissant les mots qu'ils attendaient, les mots qu'ils ont connus en classe, les mots des livres, les mots de passe des héros. Seulement, le colonel donne un ordre à voix basse : on confie les recrues à un sous-officier sûr, — sept ans de service — qui les mènera passer une bonne nuit à trente kilomètres de toute zone de feu, près d'un pont qu'ils feront semblant de défendre, mais d'ailleurs miné pour plus de sûreté : par hasard, c'est « leur » pont du début.

« Le doigt de Dieu brouille cette ironie stendhalienne. Deux heures après, le sous-officier, qui est allé faire un tour en ville, est tué stupidement. Et les enfants sont seuls, graves, ne sachant rien, croyant à leur guerre, croyant à leur pont, croquant du chocolat en montant la garde quand tout à coup l'ouragan même de la guerre se précipite sur eux. Le front rompu, disloqué, les camions de l'armée en déroute déferlent sur leur pont, et eux regardent avec effarement le vrai visage de la guerre, la peur, la fuite, la lâcheté des hommes, se ruant sur eux, isolés, ahuris, livrés à leur consigne toute neuve, chargés de tout l'honneur de leur armée, sur le pont de leur propre ville, sur ce pont miné, sur ce pont inutile, dont ils se croient les derniers défenseurs. Et tout le drame est alors dans la résistance désespérée, sauvage de dix garçons de la *Hitler jugend* qui croient au devoir. Leur honneur de soldats tout neufs tient deux heures contre des tanks gigantesques larges comme une rue. C'est une lutte atroce, un moment où l'on a envie de ne plus voir et de crier. Et quand tout est fini, une camionnette de sapeurs de la Wehrmacht s'arrête devant les deux survivants de ce cauchemar et un sous-officier vient les gifler parce que leur baroud stupide a empêché de faire sauter le pont. »

Tous les ponts de l'histoire sont là. Car il est toujours vain de défendre un pont ou de le prendre depuis l'invention de la dynamite : le sacrifice d'Eblé et des 200 pontonniers de la Bérésina n'a même plus de sens avec l'équipement de la guerre moderne. Mais le sens *héroïque* du pont n'a pas varié. Seuls, derrière les camions de l'armée en déroute, seuls chargés de l'honneur et du retardement, tous les petits garçons du monde se croient Léonidas. Et à cause de cela, la leçon qu'ils nous donnent est grande, comme toutes les leçons que les enfants donnent aux hommes.

Et d'abord, saluons une première hirondelle. Car enfin, ce que M. René Cortade n'ose pas nous dire, ces jeunes garçons de la *Hitler jugend* sont un symbole : l'hommage qu'on leur rend, il s'adresse, c'est bien entendu, en dépit de quelques précautions formelles du metteur en scène, il s'adresse à l'héroïsme de l'armée allemande. Dans le pont de leur petite ville, recon-

naissons les plaines de Brandebourg et dans leur résistance désespérée et vaine celle qui couvrait non pas les rues où ils jouaient quelques jours plus tôt, mais la liberté et l'existence même de nos propres foyers. Pour la première fois, un metteur en scène neutre, un metteur en scène suisse, ose parler de ce sacrifice héroïque, de ce sang répandu qui nous protège encore malgré la défaite : car si l'Allemagne de l'Ouest constitue aujourd'hui le barrage de l'Europe contre le communisme, c'est au souvenir de cette lutte désespérée que nous le devons. Trahie par les traîtres de la résistance intérieure, poignardée dans le dos par le stupide état-major juif de Roosevelt, l'Allemagne de 1945 a été jusqu'au dernier jour — et Berlin a été jusqu'au dernier coup de canon — ce *pont* sur lequel une arrière-garde se faisait tuer par respect de la discipline et de l'honneur du soldat.

*
* *

Le courage, la loyauté, la virilité, « valeurs » essentiellement antidémocratiques, reprendraient-elles leur place ? A elle seule cette question est audacieuse. La république, et le présent régime en particulier, ont pour fondement la félonie et la sécession : nous vivons depuis le 18 juin 1940 sous un régime de *pronunciamento* qui n'a été *légitime* à aucun moment, car la légitimité provient de la transmission et qui a seulement été *légalisé* par les circonstances. Ce régime a, de plus, élevé au rang des principes et proclamé *obligatoires* le refus d'obéissance, la rebellion contre le pouvoir établi, la délation et le système des fiches. Il a osé tresser des couronnes civiques aux militaires et aux politiciens étrangers, qui, leur pays étant engagé dans une guerre sans merci, ont trahi leurs camarades et causé la mort de leurs propres soldats par la transmission de renseignements à l'ennemi, la paralysie des renseignements ou des ordres, le sabotage de la production et de la recherche scientifique. Il a considéré comme honorable et récompensé de promotions et de prébendes une attitude aussi dégradante que celle du *double-jeu :* il a transformé notre pays qui était un pays de soldats en un pays de lâches et d'agents doubles. Et vaincu militairement par des armes loyales, il a pris sa revanche par la félonie, la bassesse et la calomnie, terrains sur lesquels il faut reconnaître sa supériorité.

Notre malheureux pays n'a pas le privilège de ces aberrations. C'est tout l'ensemble des nations qu'on appelle occidentales et spécialement celles de l'Europe occidentale qui ont accepté ces doctrines nées de la guerre et destinées uniquement à justifier les procédés de guerre honteux et contraires au droit des gens qui ont été employés entre 1940 et 1945. Mais toutes nos nations sont aujourd'hui infectées par ce poison moral qui ne peut servir finalement que leur ennemi, le communisme.

Cette réaction étrange en faveur de la loyauté, du courage, de l'honneur n'est pas isolée. C'est un hommage que le cinéma, art destiné aux foules, rend assez souvent — mais en choisissant d'autres points d'application — à des vertus qui sont encore si enracinées dans le cœur de tous les hommes qu'on ne peut inventer de fiction où elles n'aient leur place. Mais le mal est aussi plus profond qu'on ne l'imagine en général. Car toute notre pensée moderne est pénétrée d'une haine sournoise contre les vertus de l'homme. Elle est une vaste entreprise de subordination et d'émasculation qui agit à la fois par la publicité, par l'érotisme, par le pseudo-scientisme, par le culte de l'absurde, de l'abandon, de l'angoisse, toutes belles choses qui nous transforment en chauve-souris hagardes et baveuses et nous montrent l'homme se cognant en aveugle aux murs de son cachot. Nos écrivains et nos peintres transposent notre vie en cauchemar parce qu'ils ne croient pas à notre liberté. Les monstres par lesquels ils symbolisent le monde moderne ne répètent qu'une seule idée, leur conviction que l'homme n'est pas libre de forger son destin. Cette musique barbare annonce l'esclavage. Avec elle apparaissent les accessoires du pharaonisme, les foules hébétées, les monuments gigantesques, les courtisanes adorées, les divinités monstrueuses et barbares, comme si l'homme épouvanté, quand les murs dressés contre lui l'écrasent, ne savait élever d'autres images de dieux que celles d'araignées, de reptiles, d'oiseaux fantastiques et sanguinaires, archanges du monde absurde et tyrannique auquel il ne se sent pas la force d'échapper. Des épileptiques écrivent sur nos murs des graffiti incohérents. Nous aurions tort d'y voir une expression de l'art ; c'est quelque chose de beaucoup plus profond, de beaucoup plus inquiétant : ce sont les symboles d'une espèce de religion du désespoir et de l'abdication, d'une religion tournée contre l'homme, ce sont les cultes maudits que la détresse inspira aux Hébreux quand l'esclavage leur paraissait sans fin et quand la voix de Dieu leur semblait éteinte à jamais.

Il ne faut pas croire que ces images extrêmes de l'absurde fleurissent dans quelque cabanon de notre asile qu'on peut aisément ignorer. L'eau tiède et le glouglou officiel du *personnalisme,* le légisme universel, le respect sacro-saint du Nombre, l'obéissance au Suffrage Truqué, la vénération de l'Opinion, enfin toutes les formes mineures du conformisme ont pour effet de créer la même docilité, la même impuissance benoîtement acceptée. Le sentiment de l'*humain,* quelle trouvaille, quelle mine à prébendes et à décorations, de Duhamel à Camus ! Humaniser la bête humaine, ô bergers des peuples, quelle belle, quelle rentable tâche ! Sous la houlette, lui faire oublier qu'elle rugit ! L'apaiser par de bonnes paroles, l'endormir comme les nourrices par de douces chansons, l'engraisser et l'abrutir, puis la conduire, enfin *la conduire,* bien obéissante, ne ruant plus, ne poussant pas, aux urnes, aux congrès, au lavage de cerveaux,

à l'abattoir ! Que de mitres à gagner dans cette sainte occupation.

Est-ce la fin de ce beau rêve ? Il en apparaît, en tous cas, quelques signes. Cette belle jeunesse d'abord, si bien rééduquée, si farcie de bons exemples, qui lisait si gentiment l'*Express* et se livrait si dévôtement au *pilpoul* républicain: tout d'un coup, elle se trouve un pont, et vous avez beau vous exténuer à lui expliquer que le pont est miné, que tout cela est un jeu entre compères, elle défend son pont férocement sans rien vouloir entendre. Les terroristes, dans un autre ordre d'idées, ne sont pas moins inquiétants. Car, après tout, ce sont des gens qui, avec des intentions que l'*Express* trouve assurément respectables, ne s'en dérobent pas moins au verdict du suffrage universel et des truquages arrangés entre archevêques. Et ces vilains procédés font école. Qu'est-ce que ces ouvriers de Budapest et de Berlin, selon notre honnête visiteur du mois dernier, sinon des terroristes qui ont plus de confiance en leur fusil qu'en la loi électorale des démocraties populaires ? Et ces péronistes d'Argentine contre lesquels il faut décréter l'état de siège tous les huit jours, et ces insurgés d'Alger qui ne veulent pas sortir de leurs barricades, et ces paysans qui viennent voir M. le Préfet avec des fourches ? Sinon des forcenés qui ont un pont et qui ne croient pas aux ponts truqués et aux conversations au sommet. La démocratie n'a pas de pont à défendre : ses exploits sont des motions de congrès. Mais voici venir le temps où les hommes se lèvent avec des fourches. Il n'est pas si facile qu'on le croit de castrer les nations.

Maurice BARDECHE.

Pierre de VILLEMAREST

L'Impérialisme soviétique en Afrique noire

Le 15 mars dernier, le gouvernement de la République « Populaire » du Vietminh accréditait auprès de M. Sekou Touré le premier Ambassadeur asiatique jamais venu à Conakry. Le même jour arrivaient par avion de Moscou, via Paris-Casablanca-Dakar, 19 touristes soviétiques désireux de goûter durant quelque temps les délices de la vie en pays africain « libéré ». Le 18 mars suivant, une délégation des Jeunesses Communistes chinoises quittait Pékin à destination de la Guinée, où, le 26 mars s'est ouverte la session du Comité Exécutif de la « Fédération Mondiale de la Jeunesse », en présence de 300 délégués, observateurs et invités. En attendant d'ailleurs la visite de M. Khrouchtchev, Conakry accueille en avril la 3e Conférence du « Comité de Solidarité afro-asiatique », dont le cerveau se tient à Moscou, dont les yeux, la parole et les bras animés depuis Prague et Budapest, agissent de Djakarta au Caire, de Bagdad à Rabat, de Dakar au Mozambique, d'Addis-Abbeba à Brazzaville, etc...

Aussi M. Daniel Solod, Ambassadeur du Kremlin à Conakry n'a-t-il guère le temps de chômer, depuis son arrivée, le 1er janvier dernier. Discret professeur à Beyrouth durant la guerre ensuite membre de l'Etat-Major secret soviétique en pays arabes, il a longtemps coordonné l'action des agents communistes, de Damas à Rabat, avant de représenter Staline auprès de Nasser au moment où ce dernier évinçait Neguib, et entrait dans la voie du « neutralisme positif » tant prisé à Belgrade, New-Delhi et Djakarta... et même dans certains « lobbies » de la Maison Blanche, depuis que l'heure de la « coexistence » a, paraît-il, sonné au cadran de la planète.

Ambassadeur au Caire, M. Solod s'intéressait moins à Nasser et à l'Egypte, qu'à compléter les réseaux de pénétration soviétique sur le continent noir, qui déjà multipliaient leurs ramifications à partir d'Addis-Abbeba, vers l'Afrique Orientale et le

Congo Belge et du Soudan égyptien vers l'Afrique Equatoriale encore française, la Nigeria, le Cameroun, le Togo, le Ghana en gestation, la Guinée déjà remuante, l'A.O.F... Dakar.

M. Solod a été de l'équipe des experts soviétiques (une bonne douzaine assistés d'autant d'adjoints tchèques, allemands, polonais, hongrois, bulgares) qui, dès 1951-52, mettait au point l'action afro-asiatique dont Bandoeng a été le prélude, et dont les conférences du Caire, d'Accra, de Monrovia, ont été le premier acte. Après deux années à la direction de la section Proche-Orient du Ministère soviétique des Affaires Etrangères, M. Solod est parti créer à Conakry une base équivalente en Ouest africain, à celle qui existe en Ethiopie, à l'Est, et sur le même parallèle.

Son but n'est pas de faire des adhérents aux partis communistes dont se recommandaient quelques Européens et quelques Noirs du temps où — il y a dix ans — existaient encore des Empires. Le Kremlin travaille à longue échéance, a vu depuis longtemps la nécessité de former des cadres noirs à sa disposition, admet pour eux que « plusieurs voies mènent au socialisme », et ne vise qu'à détacher l'Afrique de ses liens sentimentaux, économiques et culturels avec l'Occident. Tandis que des idéologues anglo-saxons ou apatrides rêvent de substituer au « colonialisme » des nations, un colonialisme supra-national qu'ils croient plus intelligent et plus moral que le précédent, Moscou donne des armes et prête à des taux d'intérêts dérisoires pour un banquier occidental, mais profitables pour une idéologie qui se camoufle de « l'aide aux pays sous-développés » pour implanter des techniciens doublés de prosélytes du communisme. Et ceux-ci restent des mois ou des années, étant donné que l'ère des économies planifiées, ouverte en pays africains libérés, permet de prolonger à souhait leur séjour, là où crédits et projets ont été acceptés.

Une certaine élite noire est consciente du danger. Mais elle est déjà dépassée, débordée par de turbulentes sous-élites qui lui reprochent sa formation occidentale et religieuse, et qui, elles, sont attirées par l'organisation, l'affabilité, l'amitié de cette U.R.S.S. lointaine « qui n'a pas de colonies »... du moins vue de la brousse africaine, ou aperçue au cours de voyages confortablement conçus par l'Intourist.

Près de 218 millions d'habitants, source de matières premières (80 % de la production mondiale de cobalt, 98,4 % de diamants, 57,6 % d'or, 38,3 % de chrome, 37,6 % de manganèse, 25,9 % de cuivre, 17 % d'amiante, 22,9 % d'antimoine, etc... (sans parler du pétrole et des minerais de fer) le continent noir est un marché rêvé pour les planificateurs de l'Est et de l'Ouest. Mais, depuis le recul occidental en Asie, il devient aussi une plate-forme stratégique de premier ordre, à l'ère des engins intercontinentaux. Et c'est pourquoi deux citations illustrent parfaitement l'attention que lui porte le Kremlin.

Cette phrase de M. Mikoyan, qui en 1957 disait : « *L'Europe sans l'Afrique ressemblera à un perroquet déplumé par un chat* ». Et cette consigne, en octobre de la même année, de S.A. Dange, rapporteur de la Fédération Syndicale Mondiale pour les questions coloniales : « *Nous devons interdire tout repli du colonialisme sur l'Afrique* ».

La prolétarisation accélérée de certaines régions d'Afrique, découlant d'une industrialisation poussée sans se soucier de ses conséquences sociales, offre de jour en jour des masses d'agitation supplémentaire à des cadres qui ne sont formés que dans le but de les utiliser contre l'Occident.

LES FRUITS DE 35 ANS DE TRAVAIL A L'OMBRE DU KREMLIN

L'Ecole des Agitateurs Coloniaux a été fondée à Moscou en 1925, dans le quartier Vorobievye Gory où siégeaient les organes suprêmes du Komintern. Elle comptait alors 25 élèves. Elle en formait 200 par an deux ans plus tard. Ses élèves étaient alors à 99 % des fonctionnaires, instituteurs, professeurs, syndicalistes européens issus des partis communistes métropolitains, ou de leurs organisations marginales. Depuis la dernière guerre, la proportion s'est inversée : 80 % des élèves sont arabes, noirs, asiatiques. Elle a été transférée à Prague dans un bâtiment du quartier Bubenec, l' « Obdor Konstrukce Stabevni » et dépend du Ministère soviétique de la Sécurité (M.G.B. Département Extérieur), pour l'espionnage et la formation des saboteurs professionnels — et de la Section Agit-Prop du Secrétariat du P.C. soviétique.

— En 1952, la répartition des élèves de l'Ecole de Prague était la suivante : Afrique Noire, 113 ; Asie, 94 ; Amérique Latine : 72 ; Océanie, 19. A peine dix ans plus tard ces chiffres peuvent être quadruplés pour chaque promotion annuelle.

— Le Recrutement portait avant-guerre surtout dans les milieux noirs universitaires, bien plus attirés par le Droit, les Sciences Politiques, que par les carrières techniques et scientifiques. Depuis la guerre, il s'est étendu aux milieux Anciens Combattants, absolument dédaignés par les autorités métropolitaines, et déçus d'avoir servi un drapeau, et, croyaient-ils, un idéal, puis abandonnés à eux-mêmes, déclassés, aigris.

— Une Ecole spéciale pour former des cadres syndicalistes a été récemment ouverte à Budapest. Chaque promotion compte 30 élèves. Les cours durent quatre semaines. Leur programme porte sur : « les problèmes de la lutte anti-colonialiste », « le rôle des ouvriers et syndicalistes dans la lutte pour l'indépendance nationale », « les problèmes économiques et sociaux dans les pays en voie de développement », etc... Dès août 1959, la

majorité des stagiaires provenaient de Guinée, du Sénégal, du Cameroun, du Congo et de Madagascar. Cette énumération suffit à indiquer vers quels pays se porte actuellement l'effort du syndicalisme communiste.

L'INSTITUT D'AFRIQUE : SON ACTION, SES MÉTHODES

Jusqu'en 1952-1953, Moscou avait ses observateurs dans tous les pays où l'agitation noire se manifestait, qu'elle fût à base tribale ou religieuse, ou anti-blanche, et dans la mesure du possible, mêlait les cadres indigènes déjà formés dans ses Ecoles, aux partis politiques, aux embryons syndicaux, ou aux « maquis » actifs. Mais depuis que la voie de l'émancipation africaine s'est officiellement ouverte, une deuxième phase a commencé qui permet au Kremlin d'intervenir directement, sous le couvert diplomatique, économique et culturel. Les fruits de 30 ans de patientes semailles, et d'études attentives du potentiel explosif africain se sont manifestés depuis la mort de Staline. A ce point que pour bien tenir en main le filet déjà tendu sur l'Afrique, pour en renforcer les mailles, le professeur Ivan Potekhine (trente années de « spécialisation ») a été chargé de créer, en 1955, l' « Institut d'Afrique » désormais rattaché au Département « Afrique » du Ministère soviétique des Affaires Etrangères. Puis sous leur égide, se sont multipliées les « Associations d'Amitié » entre l'U.R.S.S. et les pays « libérés », celles-ci se chargeant à leur tour de pénétrer les « Comités de solidarité afro-asiatiques » nés des conférences de Bandoeng et d'Accra.

Si des cadres politiques et syndicaux sont formés depuis des années sur le plan purement marxiste, à Moscou, des ingénieurs, des médecins, des techniciens divers vont l'être à grande cadence désormais. Pour faciliter « l'amitié » soviéto-africaine, pour estomper le spectre de la progression communiste, a été créée il y a quelques semaines « l'Université de l'Amitié des Peuples » qui offre sa formation technique et scientifique à tout demandeur. Il peut s'adresser soit à son gouvernement, soit directement au consulat soviétique le plus proche. Voyage aller et retour, séjour à Moscou, tout est gratuit. Et il n'y a pas de cours de marxisme obligatoire comme autrefois.

Ceci concerne la formation des Noirs. Mais celle des fonctionnaires soviétiques appelés à exercer leurs talents en Afrique est excessivement poussée, depuis 1956. Ils sont astreints à apprendre au moins deux langues africaines usuelles apparentées entre elles. Des séjours sont organisés en Afrique même, pour les élèves les plus avancés. Au total, depuis 1958, les langues enseignées en U.R.S.S. sont le Swahili, parlé surtout en Afrique Orientale, l'Amhara, parlé en Ethiopie, le Haousa, parlé en Soudan méridional et Afrique Centrale, l'Ouganda et le Congo.

Aux côtés des spécialistes soviétiques de l'Afrique Noire, des cadres Noirs formés par Moscou, l'on trouve un « brain-trust » international au sein duquel la *Tribune de Genève* relevait récemment les noms d'Eslanda Robeson, épouse du célèbre chanteur, Madjmut Diop, sénégalais (bien connu des milieux progressistes de Paris et du « Comité d'Action anti-impérialiste » dont le siège est à Londres, et dont le secrétaire général actif est le journaliste français Jean Rous), le Dr. E.B. Du Bois, animateur du « Mouvement de la Paix » aux Etats-Unis, etc...

La propagande conçue et dispensée par ceux-ci se manifeste dans des campagnes greffées sur tous les prétextes contemporains (bombe atomique, guerre d'Algérie, ségrégation raciale) par voie de tracts, mais surtout de films, et par la radio. Deux supports existaient ces dernières années : « La Voix de l'Afrique Libre », qui possède deux puissants émetteurs au Caire, et Radio-Moscou directement, à raison de programmes en langues bantou, zoulou, swahili, congo, française et anglaise, passés d'une demi-heure par jour à deux heures par jour depuis 1958. Dès le mois de mai prochain, une conférence réunissant les directeurs des radiodiffusions des pays indépendants d'Afrique se tiendra à Rabat, dans l'intention de créer une « Union Africaine de Radiodiffusion », ceci à l'initiative du gouvernement marocain : en l'occurrence, de ceux qui, en son sein, partagent l'idée d'une Afrique apparemment « neutre » entre l'Est et l'Ouest. La surenchère créée ainsi entre Rabat et Le Caire (comme entre Bagdad et Le Caire en ce qui concerne le Moyen-Orient) tandis que Conakry et Accra apprêtent leurs propres ondes, permet d'imaginer à quel point la guerre psychologique va s'intensifier d'ici peu à l'intention des masses noires.

Le parti communiste, le terme même de « communiste » n'apparaissent pas, et ce volontairement, dans les étiquettes et les propos tenus par les agents soviétiques ou pro-soviétiques. Cette méthode a connu d'excellents résultats en 1947-48 déjà, lorsque la révolte grondait au Kenya. D'autre part, l'influence soviétique se manifeste très indirectement aussi longtemps que les Etats africains libres ne sont pas pris en main par une majorité de cadres sûrs, du point de vue de « la cause », ou tant que l'opposition, légale ou illégale, n'est pas certaine de sa victoire. Ainsi, en 1952, c'est un représentant de M. Nehru à Nairobi, marié à une métisse indo-hollandaise, qui gardait le contact avec les agitateurs Mau-Mau. De l'autre côté, le fil menait à l'Ambassade soviétique d'Ethiopie, dont la toile d'araignée couvrait alors Abyssinie, Erythrée, Somalis, Kenya, Tanganyka et Soudan encore égyptien.

En marge, l'hôpital gratuit d'Addis-Abbeba permettait à des médecins, infirmiers et infirmières soviétiques parfaitement compétents — mais aussi passés par les Ecoles de l'Agit-Prop —

de repérer parmi les malades, abyssins par exemple, des sujets susceptibles d'être pris en main. Selon les possibilités de chacun, les uns devenaient de simples agents de renseignement au sein des tribus frontalières du Kenya et de l'Ethiopie, les autres étaient envoyés comme cadres d'agitation dans les réserves Kikouyous, d'autres expédiés en missions plus lointaines, par exemple en accompagnant les négociants indigènes qui sillonnent l'Afrique de part en part.

Ce qui a été valable, et l'est encore en Ethiopie, l'est aussi bien à partir des têtes de pont nouvelles sur lesquelles Moscou compte aujourd'hui : Guinée et Ghana, et comptera très bientôt : Cameroun. Dans chaque pays, chaque Ambassade de l'U.R.S.S. a son rôle intérieur, et ses fonctionnaires chargés de l'action ou de la pénétration dans les pays alentour. La carrière diplomatique telle qu'on la conçoit en U.R.S.S. n'est pas fonction de l'importance des capitales où l'on exerce, selon les critères occidentaux, mais fonction du rôle que l'on doit y jouer pour la progression du communisme à travers le monde. Et tel Ambassadeur ou Premier Secrétaire à Washington, Londres, Tokio ou Paris ne recule nullement dans la hiérarchie en se retrouvant tout à coup à Conakry, Accra, ou demain à Douala. L'U.R.S.S. n'est pas la Russie — quoi qu'en pense le général de Gaulle — la Russie a été prise en main par une idéologie qui camoufle de la façade rituelle des Ambassades, consulats et missions économiques, ses intentions de conquêtes toutes autres que diplomatiques. Et ceci explique la cadence étonnante de prise en main d'un pays tel que la Guinée, dès son indépendance acquise.

LA GUINÉE, EXEMPLE-TYPE DE LA PENETRATION SOVIETIQUE

Cette cadence suit un schéma et un rythme fixés d'avance, et dont les variations sont fonction des circonstances, et des alliés que l'on trouve ou non au sein des jeunes gouvernements africains. Tantôt Moscou intervient directement : diplomatie, offres d'assistance économique, technique et culturelle. Tantôt c'est Prague qui d'abord sonde les reins et les cœurs. Ou bien Varsovie, ou bien encore Pékin, si Moscou n'a pas ses chances immédiates.

Nous présentons ici le schéma réalisé en Guinée, dans toute son aridité, dans sa sécheresse énumérative, estimant pourtant qu'il frappera mieux que de longs commentaires. Le 2 octobre 1958, la Guinée avait pris son indépendance. La pesée communiste était évidemment facilitée par l'orientation marxiste de Sekou Touré, mais surtout par trois hommes à ses côtés, de formation communiste bien plus poussée : Ismaël Touré, son

frère, Keita Fodeba, son Ministre de l'Intérieur, et, réfugié du Sénégal, Abdoulaye Diallo, rien moins qu'ancien vice-Président de la Fédération Syndicale Mondiale, membre de l'appareil international de l'Agit-Prop Soviétique.

— Quatre mois plus tard, en *février* 1959, on offre à Sekou Touré de puissants moyens d'expression, à l'échelle de ses ambitions pan-africaines : Berlin-Pankow lui envoie un poste-émetteur et des techniciens pour l'utiliser « à titre amical ». Puis L. L. Beavogui, Ministre de l'Economie et de la Planification, part avec une mission dans les pays de l'Est, signe des accords économiques avec la Hongrie et la Tchécoslovaquie, amorce les relations diplomatiques avec ces pays.

— En *mars* 1959 : Des accords économiques et commerciaux sont signés avec Berlin-Est, puis M. P. I. Guerassimov, chargé d'affaires au Caire, arrive à Conakry comme Ambassadeur de l'U.R.S.S. avec une dizaine de « techniciens » soviétiques. Quelques jours après, de Prague arrive un cargo offrant gratuitement à la Guinée : 8.000 fusils, 20 mitrailleuses, 12 canons anti-chars, 50 bazookas, 1.200 caisses de 50 grenades chacune, 3.000 revolvers, 150 tonnes de munitions. Deux autres cargos de même composition, mais aussi une délégation militaire soviétique présidée par un général, arrivent à Conakry dans les semaines suivantes. Le matériel livré pourrait équiper 20.000 hommes, alors que la Guinée compte constituer une « armée » de 2.500 hommes. Rien d'étonnant si depuis les trois-quarts du matériel militaire se sont volatilisés et si des caravanes d'armes ont été signalées vers le Sénégal, le Soudan (ex-français), le Togo, le Cameroun...

— En *mai* 1959, l'Enseignement est pris en main par des spécialistes. Ainsi, sur 7 professeurs recrutés pour le Lycée de Conakry, 5 sont des communistes avoués, deux des catholiques progressistes. L'Economie va d'ailleurs être organisée selon les concepts marxistes. Le professeur Bettelheim, l'un des augures et conseillers du P. C. français se rend en Guinée pour y étudier les possibilités de planification économique. Déjà le travail forcé a été instauré, tandis que tout autre parti politique que celui de Sekou Touré a été interdit.

— *En août* 1959, ouverture d'une ligne maritime permanente Léningrad-Conakry. Puis une délégation comprenant Ismaël Touré, Abdoulaye Diallo, Camadou Daouda (secrétaire général du Parti Démocratique) se rend à Moscou, est reçue par M. Mikoyan et par V. Semionov, vice-ministre des Affaires Etrangères de l'U.R.S.S. (l'un des grands maitres des services secrets soviétiques depuis une quinzaine d'années, et l'un des coordinateurs de l'action communiste arabo-noire), signe des accords économiques dont un crédit de 17 milliards de francs (140 millions de roubles) remboursables en 12 ans, au taux de 2,5 %. Déclaration des trois guinéens : *« Notre expérience sera le*

tremplin qui permettra à l'Afrique entière de conquérir sa liberté... Nous avons encore une tâche à remplir : la lutte contre le colonialisme dans l'Afrique toute entière ». Il ne s'agit donc pas d'organiser l'économie intérieure d'un Etat africain émancipé, mais que cet Etat soit suffisamment viable, politiquement et économiquement, pour servir de point focal de l'agitation en Afrique.

— *En septembre* 1959, ces intentions se précisent à l'occasion du Congrès du Parti Démocratique guinéen : 1.300 personnes y participent, dont les cadres intéressés, mais aussi des cadres des P. C. bulgare, tchécoslovaque, roumain, allemand de l'Est, et des partis d'opposition légaux ou illégaux du Soudan, du Sénégal, de la Mauritanie, de la Sierra Leone, du Liberia, du Cameroun, du Niger et du Dahomey. Le même mois arrivée à Conakry d'une délégation des Jeunesses Communistes de l'U.R. S.S.

— *En octobre* 1959, 25 étudiants guinéens partent comme boursiers dans les universités soviétiques. Une délégation guinéenne conduite par P. L. Faber, Procureur Général est invitée à Sofia.

— *En novembre* 1959, Sekou Touré est à Moscou, y affirme « son adhésion totale à la politique internationale de l'URSS », et précise dans un communiqué conjoint soviéto-guinéen : « *L'un des buts de notre époque est la destruction du système colonialiste* ». Il choisit le Kremlin pour lancer publiquement la suggestion d'une nouvelle conférence de Bandoeng à laquelle participeraient cette fois tous les Etats indépendants d'Afrique Noire. Puis, après un détour à Prague, il arrive à Rabat où Mohammed V salue en lui « *le chef du mouvement libérateur de l'Afrique* ». Sekou Touré n'estime-t-il pas avec lui « *qu'une victoire du F.L.N. serait celle de toute l'Afrique* », comme le proclame Nasser au Caire, et comme le dit Bourguiba à Tunis, frères rivaux, parfois frères ennemis, dont l'anti-colonialisme, même inspiré par la C.I.S.L. ou par des intérêts d'affaires, ne déplaît pas à Moscou. Car l'essentiel pour Moscou, c'est que l'Occident, c'est que la civilisation occidentale, perdent pied en Afrique. C'est que l'Afrique Noire soit, non pas inféodée à l'U.R.S.S. pour le moment, mais détachée de l'Europe et méfiante vis-à-vis des Etats-Unis. Quant à la Grande-Bretagne, l'exemple irakien ne lui signifie-t-il pas que pipe-lines britanniques et présence soviétique peuvent parfaitement « co-exister ». Du moins pour le moment...

En attendant, Sekou Touré s'écrie, dans son message de début d'année en janvier 1960, que celle-ci sera « celle de la conscience révolutionnaire et du lancement de l'économie planifiée ». Ce ne sont pas des mots. En un an, les 60 à 80 % de marchandises et denrées de première nécessité qui jusqu'alors provenaient des pays occidentaux, arrivent désormais des pays de l'Est. L'U.R.S.S. construit une Ecole Technique qui pourra

recevoir bientôt 1.500 élèves. Et le 25 mars 1960, s'ouvre à Conakry le Congrès annuel de la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique. « Ce qui prouve, s'écrie Sekou Touré, la volonté des jeunes du monde entier d'appuyer les peuples africains dans leur lutte contre l'impérialisme ». 300 délégués, observateurs, invités, sont là réunis, sous la présidence d'Ismaël Touré. Le Secrétaire Général Adjoint de cette Fédération Mondiale, c'est le sénégalais Cheik Bara LO, dont le rapport d'activité insiste sur : *— l'accession immédiate de tous les peuples africains à l'indépendance ; — la liquidation de toutes les bases militaires étrangères en Afrique ; — l'arrêt des essais nucléaires français au Sahara ; — l'ouverture de négociations entre le Gouvernement français et le G.P.R.A. ; — la constitution d'un « Conseil International de solidarité » dans la lutte des jeunes africains.* — Qu'est-ce que la co-existence pacifique ? : « *La co-existence pacifique*, répond le président de la F.M.J.D., Piero Pieralli, *et la liquidation du colonialisme sont deux aspects d'une même lutte* » *!* Est « colonialiste » tout ce qui s'oppose à la progression communiste en Afrique. Donc, tout est simple, et nous voici prévenus.

SUR « LA VOIE AFRICAINE DU SOCIALISME »...

Pendant ce temps, le Comité Exécutif de l'Union Syndicale africaine se réunit à Accra. Car grâce à Abdoullaye Diallo, qui fait la liaison entre Sekou Touré et Kwame N'Krumah, le Ghana est à l'Afrique pour l'action syndicaliste communiste, ce que la Guinée constitue pour l'action politique. Le rôle extérieur guinéen apparaît même déjà sur le plan des problèmes européens avec l'incident de la reconnaissance diplomatique de l'Allemagne de l'Est, dont l'Ambassadeur, qu'on le veuille ou non, est déjà installé à Conakry. Le gouvernement de Bonn se récrie, menace de rompre. Mais la haute industrie et le grand négoce d'Allemagne de l'Ouest font pression pour éviter la rupture : les affaires passent avant les raisons idéologiques et morales, à l'Ouest. A Moscou, par contre, la morale est fonction des résultats, et les affaires sont l'un des masques de l'idéologie. Peu importe qu'elles soient mauvaises, déficitaires, irrationnelles si l'idéologie progresse.

Déjà N'Gom au Cameroun, sur le plan syndical, et F. R. Moumie, sur le plan politique, préparent la troisième tête de pont marxiste en Afrique Noire. Des élections se déroulent le 10 avril dans ce pays enclavé dans l'ancienne Afrique Equatoriale française. Position-clé qui commande l'accès direct de la République Centre-Afrique et de celle du Tchad vers le grand port atlantique de Douala et dont une frontière borde le Gabon, plaque tournante des transports aériens, en plein essor industriel et commercial, sa prise en main par Moumie (d'ici un an, dit-il) tandis que le soutiennent à la fois Le Caire, Moscou et

Pékin, permettrait de démontrer qu'un Etat africain souverain peut se passer de l'appui financier étranger, et faire appel de son plein gré aux techniciens soviétiques si désintéressés... Le Ghana et la Guinée ont d'ailleurs passé des accords secrets pour favoriser l'opposition menée par Moumie contre le gouvernement Ahidjo, et avec lui, jeter les bases d'une fédération incluant la Nigeria, le Liberia et le Togo. En attendant, 3.000 hommes de troupe ghanaéens effectuent des manœuvres, depuis le 25 mars, en bordure des territoires togolais revendiqués par leur gouvernement. Les pressions commencent. M. Sytenko, ambassadeur de Moscou au Ghana surveille la situation d'aussi près que M. Daniel Solod en Guinée. Ils confrontent leurs rapports avec ceux des ambassadeurs de Prague, Bagdad, Djakarta, Hanoï, et des missions « diplomatiques » chinoises déjà à pied-d'œuvre, si elles n'ont pas encore pignon sur rue.

Pendant ce temps le Mali évolue sur des voies étrangement parallèles, « l'Essor », hebdomadaire de l'Union Soudanaise (seul parti politique et donc gouvernemental) écrivait le 22 octobre 1959 : « *Il est incontestable que les pays de l'Est jouissent en Afrique, et à un double titre d'un certain préjugé favorable : d'abord du bénéfice moral de n'avoir jamais été des pays colonisateurs...* (sic). *Ensuite de leur extraordinaire réussite économique et sociale* (re-sic) *fondée avant tout sur le socialisme et la planification... Personne ne contestera que les pays de l'Est, la Chine notamment, sont devenus des maîtres en matière de politique socialiste planifiée. Quoi de plus naturel que dans ces conditions nous nous inspirions de leur exemple, et qu'au besoin nous leur demandions conseil ?...* »

Ces sentiments, exprimés par les cadres du parti unique soudanais, les responsables du Sénégal les partagent aussi. Et c'est M. Mamadou Dia, président du Gouvernement de Dakar qui déclarait lui-même, le 31 octobre dernier : « *Nous avons eu raison de chercher une voie africaine de notre développement dans le sillage du socialisme... La voie chinoise est située pour nous, maintenant, dans son axe véritable, pleine d'enseignements. L'expérience yougoslave nous fait réfléchir sur nos problèmes de réformes de structures* ». C'est enfin Modibo Keita, président du Mali, selon lequel « *la société africaine est constitutionnellement socialiste* ». Le Parti de la Fédération Africaine, absorbant les autres partis, mène l'ancienne A.O.F. au régime du parti unique, face à la surenchère menée par le Parti Africain de l'Indépendance, satellite communiste. Mais le P.F.A. n'ayant pas de doctrine précise, ses cadres étant dépourvus d'idées précises sur les structures définitives à donner à la nouvelle société africaine, les éléments marxistes situés à dessein hors des organisations communistes avouées, minoritaires, reléguées au rôle d'agitation, y trouvent un masque propice à la réalisation de leurs desseins totalitaires.

On nous dira que « socialisme » ne veut pas dire « communisme », que Tito n'est ni Staline ni Khrouchtchev, et que Pékin n'est pas Moscou... C'est confondre les rivalités intérieures du monde communiste et son action extérieure. L'action afro-asiatique engagée de Djakarta à Dakar, au sud de la ligne Bagdad-Le Caire-Rabat, se déroule sur un terrain dont les accidents créés ou utilisés ici et là sont autant de trappes visant aux mêmes résultats. C'est M. Sobolev, du Collège diplomatique communiste, qui écrivait dans la revue « Kommunist », organe doctrinal du P. C. de l'U.R.S.S. : « *L'indépendance des peuples affranchis de la domination coloniale constitue du point de vue marxiste un progrès dans la marche qui conduit au socialisme, MEME SI LES GOUVERNEMENTS DES NOUVEAUX ETATS NE SONT PAS VERITABLEMENT SOCIALISTES...* ». Inviter l'U.R.S.S. à la « compétition » là-bas, c'est précipiter l'embrasement africain, puisque ses raisons ne sont pas et ne seront jamais les mêmes que les nôtres, c'est perdre les amis qui nous restent au seul profit de ceux qu'elle y a déjà...

Pierre DE VILLEMAREST.

Pierre SAUCHET

Du Marché Commun aux Etats-Unis d'Europe

L'EUROPE ENTRE SES PARADOXES

Dans la vie politique, les paradoxes (ou les contradictions) sont monnaie courante. La construction européenne offre une nouvelle démonstration de ce truisme que le lecteur voudra bien nous excuser de rappeler.

Politiquement, l'Europe est doublement au point mort. D'abord elle souffre de poussées nationalistes qui menacent l'esprit et la substance de la construction communautaire amorcée le 9 mai 1950 par la Déclaration Schuman-Monnet. Très visibles, voire provocantes en France — où une certaine grandeur s'accommode mal des disciplines de la solidarité, atlantique et européenne — de telles poussées se décèlent également en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique où, pour des motifs cette fois plus économiques que politiques, un certain égoïsme national, encouragé par notre mauvais exemple, bat en brèche l'effort commun pourtant reconnu indispensable. Ensuite, le dialogue qui, noué à Camp David entre les deux Grands, va se poursuivre à la conférence « au sommet » aura pour objet essentiel le sort du Vieux Continent, bien plus, en dépit des apparences, qu'une rivalité ou une entente tacite vis-à-vis du tiers-monde sous-développé ; mais l'Europe en corps sera absente. On se félicite certes à Bonn, à Rome, à Bruxelles et à La Haye que le Continent soit plus ou moins représenté par le général de Gaulle — sans s'y dissimuler que ce dernier pensera plus à la « force de frappe » française ou au triumvirat atlantique qu'à la convergence vitale des intérêts continentaux. Quant au gouvernement de Sa Gracieuse Majesté, il poursuivra son jeu traditionnel, qui n'a rien à voir avec l'Europe.

En revanche, *économiquement,* l'Europe accélère sa cons-

truction. Rarement chantier aura été si actif, avec des résultats si évidents. Or, n'en déplaise aux économistes, technocrates et autres « managers », non seulement l'économique et le politique sont indissociables, mais celui-ci donne seul son sens à celui-là. Le *Zollverein* a fait l'unité allemande bien plus que les trois guerres bismarckiennes. La volonté de la Prusse a été déterminante, bien sûr, surtout en face de l'indécision et de l'absence de pensée politique de ses adversaires ; mais le processus instauré dès 1835 par l'Union douanière ne pouvait pas ne pas conduire à l'unification monétaire, à l'Union économique et finalement à l'Union politique. Le frappant, dans l'affaire européenne, c'est la rapidité de l'évolution. Des impatients, ici et là, se plaignent que l'Europe piétine, s'indignent des subtilités du ballet à Six, à Sept, à Quatorze ou à Dix-Huit. Ils veulent violenter les nations, forcer les peuples, créer de toutes pièces *un* « peuple européen ». Myopes qui n'ont pas vu l'extraordinaire mouvement qui s'effectue sous leurs yeux !

Il a suffi de *moins de cinq ans* après la Libération pour que nous siégions à égalité avec l'Allemagne au Conseil de l'Europe ; et de six années seulement après la capitulation nazie pour que nous fondions avec les Allemands une *Communauté* irréversible, suivie six ans plus tard de deux autres, qui préludent inéluctablement à une Communauté politique. Quelle rapidité ! et comme il faut souhaiter que les prémisses soient solides, aient déjà subi l'épreuve de ce temps qui n'épargne pas ce qu'on fait sans lui, avant qu'on ne se lance dans la grande aventure de la Fédération européenne. Non qu'il faille ralentir l'opération : le temps presse à l'extérieur comme à l'intérieur, où rien n'est plus vraiment soluble dans le seul cadre national ; seulement, il ne faut pas brûler les étapes, car on risquerait de se trouver devant l'alternative suivante : ou bien tirer, comme il est rationnel de le faire, les conséquences politiques de la réussite du *Zollverein* européen — ou bien, par crainte de ces mêmes conséquences, revenir en arrière par une rétraction catastrophique.

L'irréversible n'est pas le développement automatique de l'intégration économique ; c'est le passage au plan politique si cette dernière est suffisamment poussée. Au rebours donc des activistes qui tiennent les institutions européennes pour faux-semblants ou rideaux de fumée, nous dirons que la voie la plus directe, la plus courte et la plus sûre vers la Communauté politique consiste à mener à fond l'intégration économique, en l'accélérant dans toute la mesure du possible, afin qu'elle rende indispensable le passage au plan politique.

Des six, aux sept, aux quatorze, aux quinze, aux dix-huit et aux vingt.

Rappelons d'abord quelques données de base.

Le *Marché Commun* (de même que le « pool » charbon-acier de Luxembourg, ou C.E.C.A., et la Communauté atomique, ou Euratom) réunit les *Six* pays : France, Allemagne Occidentale, Italie, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg (1).

Ces mêmes Six se retrouvent, au plan militaire, unis à la Grande-Bretagne dans une organisation qui n'existe guère que sur le papier : les *Sept* de l'Union Européenne Occidentale (2).

A côté de ces « Sept » dont on parle peu parce qu'il n'y a rien à en dire, existent d'autres *Sept* : ceux de l'*Association européenne de libre échange* (dite Petite Zone de libre échange), constituée sous le leadership de la Grande-Bretagne (3). A côté des Anglais, on y trouve 3 pays du Conseil de l'Europe : Norvège, Danemark et Suède, et 3 pays non membres dudit Conseil : Portugal, Suisse, Autriche.

Quant au *Conseil de l'Europe* (4), il réunit les *Six*, la Grande-Bretagne, et 7 autres pays : Grèce, Turquie, Islande, Eire, Danemark, Norvège et Suède. Soit en tout *quatorze* nations.

Les 14 membres du Conseil de l'Europe se retrouvent à *Dix-Huit* au sein de l'O.E.C.E. (*Organisation Européenne de Coopération Economique*), avec l'Espagne, le Portugal, la Suisse et l'Autriche (5). Depuis les rencontres occidentales de décembre 1959, cette O.E.C.E. est d'ailleurs devenue en fait l'O.A.C.E. (Organisation Atlantique de Coopération économique), car les Etats-Unis et le Canada, qui n'y étaient qu'associés, en sont devenus membres à égalité avec les 18. Ce sont les *Vingt*.

Si l'on ajoute qu'avec les mêmes Canada et U.S.A., 13 pays

---

(1) Traité instituant la CECA. signé le 18 avril 1951. Traités instituant le Marché Commun et Euratom (dits traités de Rome) signés le 25 mars 1957 A noter que la Grèce et la Turquie négocient leur association avec les *Six*, qui seront bientôt *Huit*.

(2) Ou U.E.O. Elle a vu le jour après les accords de Paris et de Londres, hâtivement paraphés fin 1954 et début 1955 après l'étranglement de la C.E.D. par l'Assemblée Nationale le 30 août 1954.

(3) Traité de Stockholm, signé le 20 décembre 1959.

(4) Premier organisme européen à vocation large, mais sans pouvoirs. Il a été fondé en 1948 et s'est réuni à Strasbourg pour la première fois en 1959.

(5) L'O.E.C.E. a été fondée en 1947 pour répartir l'Aide Marshall (et préparer l'unification économique européenne). Elle siège à Paris, au Château de la Muette. La Yougoslavie y occupe une place d'observateur.

européens (6) forment les *Quinze* de l'*Alliance Atlantique*, on aura fait le tour des institutions européennes ou atlantiques. Libre aux Cartésiens et aux « Nyaquas » de s'étonner, voire de s'indigner d'un tel imbroglio, dans lequel il importe certes, aujourd'hui, de tenter de mettre un peu d'ordre. Nous leur répondrons que la politique concrète ne découle pas de diktats *a priori*, mais qu'elle se compose de forces et d'intérêts enchevêtrés.

Parce qu'ils sont d'un seul tenant géographique ; parce qu'ils participent de la même civilisation ; parce que leurs intérêts stratégiques et spirituels vitaux, sur une mince frange de l'Europe occidentale, sont les mêmes ; parce qu'ils ont déjà constitué ensemble trois Communautés dont l'une est supranationale (la C.E.C.A.) et dont l'autre... (7) bien que d'aspect purement économique, les engage dans une même et considérable entreprise (le Marché Commun) — l'Europe à Six est de loin le plus puissant et le plus solide de tous ces groupes de nations.

Et aussi en raison de son importance mondiale.

On considère que l'Europe des Six a un potentiel agricole presque comparable à celui des Etats-Unis (il est vrai pour une population agricole active à peu près triple), et nettement supérieur à celui de l'U.R.S.S. (où la population agricole active est deux fois plus nombreuse). On évaluait en 1957 à 230.000 tonnes la production européenne de blé contre 300.000 aux U.S.A. ; celle du sucre à 4.300.000 tonnes contre 1.600.000 tonnes aux U.S.A. et 3.500.000 en U.R.S.S. La production européenne de viande était de 7.500.000 tonnes, contre 15 millions de tonnes aux Etats-Unis — et moins de 5 millions en U.R.S.S. Etc...

Les comparaisons sont moins spectaculaires pour la production industrielle, tout au moins en valeur absolue ; mais le rythme de croissance est impressionnant. Pourtant, si les Six viennent loin derrière les U.S.A. pour l'énergie électrique et le charbon (200 milliards de kWh et 250 millions de tonnes contre 622 milliards et 480 millions), ils équilibrent l'Union Soviétique (170 milliards de kWh et 295 millions de tonnes de houille). Il en va de même pour le minerai de fer (U.S.A. : 106 millions de tonnes ; Six : 76 ; U.R.S.S. : 72). Quant à l'acier,

(6) Ce sont les 14 du Conseil de l'Europe, *moins* l'Eire et la Suède, et *plus* le Portugal.

(7) Euratom, la troisième, est d'aspect plus technique. Si on ne l'avait pas cantonnée au seul usage « pacifique » de l'énergie nucléaire, elle eût pu être le catalyseur décisif de l'Europe. Mais nous n'aurions pas « notre » Bombe...

les chiffres étaient en 1957 de 56 millions de tonnes pour les Six, contre 106 pour les U.S.A. et 45 pour l'U.R.S.S. (8).

Mais il faut corriger fortement ces chiffres par ceux de 1959. C'est ainsi qu'en 6 ans la valeur de la production industrielle des Six par rapport à celle des U.S.A. est passée de moins de 30 % à plus de 40 % (9). Si l'on ajoute que la balance commerciale des Six était, pour les 9 premiers mois de 1958, déficitaire de 466 millions de dollars alors que dans le même laps de temps de 1959, elle accuse un excédent de 544 millions de dollars, on aura d'autant plus une idée de la puissance économique croissante de l'Europe en voie d'intégration qu'on mettra en regard de ces chiffres le très sérieux déficit commercial des Etats-Unis (10). La « Petite Europe » de 170 millions d'habitants que chansonnent les nationalistes et les anglophiles est le troisième producteur du monde, en même temps qu'elle en est le premier importateur et le second exportateur. Londres l'a bien compris, qui a tenté d'abord de noyer le Marché Commun dans une vaste Zone de libre échange, et qui, une fois l'opération manquée, s'est finalement résolu, pour faire pression sur les Six, à monter la coalition hétéroclite de la « Petite Zone ».

Premiers résultats.

Les négociateurs de Bruxelles et de Rome avaient, avec une louable prudence, multiplié les étapes et les clauses de sauvegarde — le plus souvent à la demande de la France, qui craignait que l'ouverture des frontières n'entraînât des « distorsions » graves pour son économie, la plus protectionniste des Six. Or : 1°) aucune des distorsions attendues ne s'est produite, en dépit des clameurs de catastrophe (11) ; 2° la France

---

(8) Mais, en 1959, les Six ont produit 9 % d'acier de plus qu'en 1958. Et le rythme du dernier trimestre équivalait à une production annuelle de 70 millions de tonnes

(9) 1953 : 38,2 milliards de dollars contre 130 milliards.
1959 : 61,9 milliards de dollars contre 150,8 milliards. Soit, pour les Six, un pourcentage annuel d'augmentation de 6,38 %, contre 2,66 % aux Etats-Unis.

(10) Lequel, quelle que soit sa valeur absolue, ne doit pas nous faire oublier la part minime du commerce international américain par rapport à son énorme marché intérieur. Les exportations des U.S.A. dans le monde ne représentent en moyenne que 4 % de leur production... Si l'Europe doit s'habituer à ne plus compter sur la manne américaine, le temps n'est (heureusement) pas encore venu où elle devra lancer une « aide Marshall » de l'autre côté de l'Océan.

(11) L'argument de nos prétendues charges sociales et fiscales sans commune mesure avec celles de nos partenaires n'a pas tenu contre les faits : la structure des six économies est *grosso modo* la même dans l'ensemble de la Communauté.

n'a eu à aucun moment besoin de faire jouer ces clauses de sauvegarde auxquelles elle tenait si fort ; 3°) c'est elle qui presse ses 5 partenaires d'accélérer le processus d'unification économique et de brûler les étapes du calendrier minutieusement établi il y a trois ans...

C'est le second paradoxe d'une affaire qui en comporte quelques-uns.

Le 1er janvier 1958 a vu l'inauguration officielle de la Communauté Economique Européenne et l'installation progressive de ses institutions : la Commission exécutive, le Comité des ministres nationaux, l'Assemblée parlementaire (commune aux trois Communautés), la Cour de Justice (également commune à la C.E.E., à la C.E.C.A. et à l'Euratom), ainsi que les institutions annexes : Comité économique et social, Comité monétaire, Banque d'investissement, Fonds social et Fonds de développement d'Outre-Mer.

C'est le 1er janvier 1959 qu'ont été prises les premières mesures de désarmement douanier et contingentaire, les premières étapes de réalisation du marché commun des Six : abaissement de 10 % des droits de douane, élargissement de 20 % des contingents (avec un minimum égal à 3 % de la production nationale du produit considéré).

Les effets s'en sont faits presque immédiatement sentir, bien que ces mesures, considérées de façon intrinsèque, eussent plus une valeur psychologique qu'une vertu proprement économique : comme le tableau ci-dessous le fait ressortir, le volume total des échanges, entre les Six, pendant les 9 premiers mois de l'année est passé de 9.894 millions à 11.188 millions de dollars, soit un accroissement de 13 %.

Accroissement des échanges internes dans le Marché Commun

(9 premiers mois de 1958. — 9 premiers mois de 1959)
EN MILLIONS DE DOLLARS

PAYS	IMPORTATIONS		EXPORTATIONS	
	1958	1959	1958	1959
Allemagne	1382	1711	1787	1950
Belgique-Luxembourg .	1071	1149	1006	1079
France *	928	934	815	1066
Italie	440	546	405	477
Pays-Bas	1098	1268	962	1008
TOTAL :	4919	5608	4975	5580

* A noter qu'à l'inverse de toutes les prévisions pessimistes (et ce en partie à cause des mesures monétaires de décembre 1958), les importations françaises sont restées pratiquement stationnaires, tandis que les exportations vers le Marché Commun progressaient de 30 %.

Cela, c'est le côté « libre-échange » du Marché Commun, lequel, on le sait, est encore autre chose : une *Union douanière* et une *Union économique* — c'est là que réside proprement ce qu'on nomme « l'intégration ». C'est-à-dire que la Communauté des Six se caractérise, vis-à-vis de l'extérieur, par un même tarif douanier commun et, par rapport à ses pays constituants, par l'homogénéisation progressive de l'espace économique commun. Il serait vain d'entrer dans le détail, qui concerne les spécialistes et les professionnels intéressés. Disons toutefois que la Commission exécutive du Marché Commun (qui n'est pas dotée de pouvoirs supra-nationaux comme la Haute Autorité de la C.E.C.A.) s'est attachée pendant toute l'année 1959 :

— à harmoniser les conditions de la concurrence « interne » tant au point de vue de la lutte contre les « aides » ou ententes abusives (12) qu'à propos de l'harmonisation des systèmes fiscaux appliqués à la production et à la commercialisation ;

— à étudier les bases d'une politique sociale commune, en particulier quant aux reconversions et réadaptations professionnelles nécessaires (on sait qu'un Fonds social institué à cet effet est entré en activité le 1er janvier 1960. Sa dotation de 5 milliards d'anciens francs pour l'année en cours — à quoi il faut ajouter une somme équivalente, reliquat de 1959 — permettra de couvrir 50 à 60 % des dépenses de réadaptation ;

— à mettre sur pied une politique agricole commune portant à la fois sur l'amélioration des structures et la stabilisation des prix agricoles à un niveau commun. (On conçoit l'intérêt de cette organisation pour la France, où le « malaise paysan » tient surtout au décalage entre les prix agricoles et les prix industriels ; un système de contrats à long terme et de prix garantis — sur des bases comparables à celles de l'accord céréalier franco-allemand de l'an dernier — doit permettre à notre agriculture de trouver des débouchés fermes chez nos 5 partenaires, dont 4 sont déficitaires en produits vivriers, tout en se modernisant rapidement).

(12) L'esprit protectionniste national n'a pas complètement disparu d'une part ; d'autre part, les différents secteurs économiques se sont très attentivement orientés dans la perspective du Marché Commun, pour éliminer les doubles emplois se répartir ressources et débouchés, etc. Où finissent les bonnes adaptations, où commencent les mauvaises ensuite ? A quoi il faut ajouter que les législations « anti-cartels » sont fort diverses, quand elles existent.

— à établir les modalités d'association avec les territoires d'Outre-Mer liés aux pays membres du Marché Commun (13) : correction du déséquilibre entre les économies européenne et africaine par fixation contractuelle de prix à l'importation intermédiaires entre les cours mondiaux et les « sur-prix » consentis par les ex-métropoles aux ex-colonies ; abolition progressive des discriminations de toute sorte.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le Fonds de Développement créé par les Six doit distribuer aux territoires d'Outre-Mer quelque 580 millions de dollars en 5 ans (du 1er janvier 1958 au 31 décembre 1962). C'est certes bien inférieur à l'effort consenti par la France seule — mais, à parité avec la France, l'Allemagne contribue pour 200 millions de dollars à ce Fonds, alors qu'elle ne dispose d'aucune colonie ou ex-colonie (14), et que les territoires d'influence française recevront à eux seuls 511 millions. On n'a pas assez souligné l'esprit réellement communautaire dont témoigne une telle réalisation — surtout de la part des Allemands, dépouillés en 1919 de toutes leurs possessions d'outre-mer à titre de punition démocratique...

Accélération.

Le calendrier établi par les Six prévoyait originellement une « période transitoire » de 12 à 15 ans à partir du 1er janvier 1958. C'est-à-dire que la réalisation de deux des aspects du Marché Commun (libre-échange intégral par élimination de tout droit d'entrée et de tout contingent d'importation ; et union douanière par fixation définitive d'un même tarif extérieur) n'était prévue au plus tôt que le 31 décembre 1969, voire le 31 décembre 1972. Si des prorogations n'étaient pas entre temps accordées à la demande de tel ou tel gouvernement ; et il s'agissait dans l'esprit de tous... du gouvernement français.

Or c'est la France qui réclame la première qu'on brûle les étapes prévues. Et ses partenaires sont d'accord, tout au moins en ce qui concerne le désarmement tarifaire et contingentaire ainsi que la poursuite de l'union économique.

(13) L'évolution de la Communauté franco-africaine pose des problèmes complexes. Quand le traité de Rome a été signé, la Guinée, par exemple, était un T.O.M. Et quels seront les liens de l'Europe avec le Mali, puis avec les Etats africains accédant à l'indépendance ? Passeront-ils par le canal de la France ou non ? Etc., etc.

(14) C'est le cas du Luxembourg, qui n'en a pas moins versé une contribution de 1,25 million de dollars, aussi palpable que symbolique.

En vérité, la Commission européenne que préside Walter Hallstein pousse elle aussi à l'accélération (Walter Hallstein se retrouve là avec Adenauer contre Erhard, dont les sympathies doctrinalement libre-échangistes sont bien connues). Elle a transmis le 2 mars ses recommandations là-dessus aux six gouvernements, qui se fondent essentiellement sur la haute conjoncture actuelle : fortes réserves de devises, taux de change à peu près exacts, stabilité monétaire, expansion industrielle amortissant les chocs dus à l'abaissement des droits de douane, harmonisation déjà en grande partie effectuée des politiques économiques, relations étroites entre professionnels, etc., etc...

En conséquence, la Commission propose d'aboutir beaucoup plus vite que prévu à l'élimination des contingents industriels encore existants entre les Six : au lieu du 31 décembre 1969, le désarmement contingentaire pourrait être total dès le 31 décembre 1961. A cette même date, au lieu d'être diminués de 30 %, les droits de douane « internes » le seraient de 50 %. Enfin, la politique de libération des échanges à l'égard des pays tiers recevrait un nouveau coup de fouet, sous condition de réciprocité, bien entendu (15).

Même bonne volonté quant à l'union économique, qui est la partie la plus intéressante du Marché Commun. La Commission européenne souhaite que l'on tire hardiment profit des travaux des institutions spécialisées pour rapprocher les politiques économiques et les législations des Etats membres, qu'il s'agisse de conjoncture, d'aménagement régional, de fiscalité, de formation professionnelle, de coordination des politiques commerciales envers les pays tiers, de mise sur pied d'une organisation commune des produits agricoles, etc... Elle voudrait que l'intégration économique et sociale coïncidât avec le désarmement douanier. Seulement, alors que ce dernier se déroule selon un calendrier précis (même quand il est « accélérable », comme c'est aujourd'hui le cas), l'intégration économique est un acte *politique*, qui dépend de la volonté et du concert des gouvernements. Cette volonté ne manque pas au Benelux et en Italie ; elle est indéniable en Allemagne, malgré certaines oppositions libérales à la politique de Bonn ; on la cherche à Paris, qui pour l'instant ne conçoit la solidarité

(15) Ceci, à la fois pour écarter l'accusation de « discrimination » portée par la Grande-Bretagne et ses fidèles de la « Petite Zone », lever les inquiétudes libérales de l'Allemagne, et respecter les engagements souscrits dans le cadre du G.A.T.T. (Accord général sur les tarifs et le commerce).

politique européenne que sous forme de coopération intergouvernementale assortie de brusques éclats chauvins. Aussi bien, dans son dernier rapport, la Haute Autorité de la C.E.C.A. insistait sur les bienfaits de la supra-nationalité, tandis que l'unanimité pratiquement nécessaire au Marché Commun, dans lequel le Comité des ministres nationaux a le pas sur la Commission européenne, permet difficilement le passage de l'économique au politique.

Les six et les autres.

L'entreprise des Six est sans précédent. D'un côté, elle vise à constituer, à partir de nations souvent opposées par l'histoire, une communauté économique et finalement politique de type fédéral ; de l'autre, elle est obligée de tenir compte de l'état du monde au moment où elle s'édifie. Cet état est caractérisé par l'offensive militaire et économique du bloc soviétique contre la cohorte désunie des « nations libres » et sous les regards d'un tiers-monde hostile à l'Occident et fortement travaillé par la propagande communiste.

Dans cette perspective, l'union étroite, organique, des peuples européens est une évidente nécessité ; mais non dans un isolement que même l'espace eurafricain — si l'Europe savait l'organiser à son profit... — ne justifierait pas. En décembre dernier, l'Occident semble s'être aperçu qu'il allait livrer à l'Est le combat des Curiaces. L'OTAN se préoccupe enfin de se donner une infrastructure et une stratégie économiques. Dix ans après sa fondation, l'Alliance Atlantique ne repose plus du tout sur ses bases originelles. A la poussée frontale en Europe a succédé l'investissement par l'Asie et l'Afrique ; aux bombardiers se sont substitués des engins ; à l'association d'une Europe ruinée et d'une Amérique regorgeant de richesses a succédé une alliance mieux équilibrée, où l'Amérique se trouve commercialement sur la défensive vis-à-vis d'un Vieux Continent en expansion — mais qui, par là-même, devient un allié précieux, de mendiant assisté qu'il fut jusque vers les années 1953-54.

Entre les deux, la Grande-Bretagne tente depuis 1945 d'enfoncer son coin victorien. Jusqu'au redressement continental, elle a tenté d'assumer de compte à demi avec Washington la direction du monde libre. Aujourd'hui, elle voudrait bien prendre la tête d'une Europe économiquement relevée mais toujours politiquement désunie. Eternelle Angleterre... Dans un premier temps, il s'agissait d'empêcher la constitution du

Marché Commun, prélude à ces Etats-Unis d'Europe qui restent son cauchemar. Dans un second temps, puisque le Marché Commun existe — un fait est plus puissant qu'un lord-maire — il s'agit de menacer les Six de mesures de rétorsion (au nom de la non-discrimination, du G.A.T.T., etc...) pour les amener à ne devenir qu'une Zone de libre-échange sans danger. Alors, plus question de cet ensemble économique de 170 millions d'hommes...

L'habileté de Londres, une fois constaté l'échec de la mission de torpillage menée avec constance par son commis-voyageur Sir Reginald Maudling, fut de constituer une ligue de mécontents, que le gouvernement britannique pousse en avant. Pourtant, la coalition des Sept est fort bigarrée. On y trouve, aux côtés du Portugal, traditionnellement allié du cabinet de Saint-James, les trois pays scandinaves qui ne peuvent pas ne pas suivre Londres, une Suisse bourgeoisement hargneuse (c'est elle qui, avec la Suède, mène le combat le plus violent contre les Six) et l'Autriche, qui se sentirait bien mieux à l'aise au sein de la C.E.E., mais que son statut de neutralité contraint à s'écarter de tout groupement d'aspect politique. La moyenne du commerce de ces pays avec les Six est de plus de 50 % (à l'exception de la Grande-Bretagne : 13 %).

Un des objectifs des Sept est d'obliger les Six à traiter avec eux, dans une association à Treize (bientôt Quinze, avec la Grèce et la Turquie). De cette association, les Six ne veulent pas, pour deux raisons essentielles. La première est qu'il n'y a pas de commune mesure entre le Marché Commun et l'Association européenne de Libre-échange, qui ne poursuit ni objectifs d'unité économique et douanière ni objectifs de progrès social (16). La seconde est que les Etats-Unis sont hostiles à des négociations bilatérales entre les Six et le bloc des Sept, qui risqueraient de se faire à leur détriment. C'est bien pourquoi, dans les négociations du *Majestic*, les premiers ont préféré laisser Washington en tête-à-tête avec les seconds.

M. Douglas Dillon, le sous-secrétaire d'Etat itinérant, a fort clairement exposé le mois dernier quelle était la position américaine. Washington souhaitait que le tarif commun des Six fût fixé au plus bas, afin que le déficit américain de la balance des comptes ne soit pas aggravé. Et M. Dillon ajoutait que les Etats-Unis n'étaient guère « *enthousiastes* » à l'égard des

(16) La disparité des droits d'entrée de ses membres conduit à des procédures effroyablement complexes pour empêcher que des produits entrés dans des pays à bas tarif ne varient en franchise dans des pays à tarif élevé : certificats d'origine, taxes compensatrices, etc...

Sept. « *Leur association va limiter nos possibilités d'exporter, sans qu'en compensation nous y trouvions les avantages politiques qui existent pour le Marché Commun.* » L'homme d'Etat américain expliquait d'ailleurs qu'il ne craignait pas un relèvement des barrières douanières, mais que « *ces groupements à 6 et à 7 inciteront les pays membres à commercer de plus en plus entre eux. Cela rend nos échanges avec eux plus difficiles.* » M. Dillon tirait la conclusion des chiffres que nous mentionnions plus haut sur l'accroissement des échanges intracommunautaires (17). Cependant, remarquait-il, « *à la longue, nous estimons qu'au fur et à mesure que des unités économiques fortes s'affirment, les échanges en général se développent. D'un autre côté, nous avons toujours soutenu le Marché Commun, car il a un contenu politique substantiel.* »

Dans le choc avec Londres, l'appui américain a été déterminant. Il a conduit les Six, d'une part, à mener la politique la plus libérale possible à l'égard des pays tiers et, d'autre part, à ne renoncer à aucun des objectifs du traité de Rome. C'est d'ailleurs dans la mesure où l'intégration renforcera le potentiel économique des Six — et leurs possibilités de produire à meilleur compte — qu'ils pourront abaisser substantiellement leurs droits de douane. On peut dire dès maintenant qu'en face du front commun Washington-Bruxelles, Londres a perdu la partie. Ce n'en est pas un minime indice que d'avoir entendu M. Macmillan lui-même admettre que la non-participation de son pays au Marché Commun a été une erreur... Mais les Anglais n'iront pas encore à Canossa.

La querelle du tarif.

Ils ont cru d'ailleurs, pendant quelques semaines, que les Six allaient se diviser à propos du tarif extérieur commun — ce tarif qui va peut-être être mis en place dès le 1er juillet 1960, avec 18 mois d'avance.

On sait que la base en est la moyenne arithmétique des tarifs pratiqués par les Six au 1er janvier 1957 : des milliers d'articles sont concernés, du bois en grumes aux machines-outils les plus perfectionnées. Seulement, ces tarifs étaient fort différents, la France et l'Italie ayant une attitude beaucoup plus protectionniste que le Benelux et l'Allemagne. La moyenne arithmétique aboutissait donc *ipso facto* à diminuer

(17) Mais les Sept, coalition défensive, n'en sont pas au même point que les Six.

nos droits d'entrée tout en relevant fortement les droits perçus par les Hollandais, les Belges et les Allemands. Une liste dite liste G. fut établie pour laquelle les négociations sont encore en cours (on y trouve notamment le pétrole, à propos duquel la France demande un tarif préférentiel pour les produits sahariens, ce qui ne va pas tout seul, on s'en doute). Pour le reste, il ne pouvait être question de conserver la moyenne arithmétique, en contradiction avec les accords du G.A.T.T. et avec les souhaits américains rappelés par M. Dillon. La France devait faire un effort... Elle acceptait volontiers un abattement de l'ordre de 12 à 15 % ; en revanche, certains Néerlandais et surtout certains Allemands demandaient une réduction de l'ordre de 30 % — à quoi la France ne pouvait consentir, sous peine de concurrencer brutalement sa propre industrie par des produits importés des pays tiers à bas prix de revient. Finalement, le 12 février dernier, l'accord s'est établi sur 20 % de diminution par rapport à la moyenne arithmétique. Etant entendu que cette réduction n'est que provisoire, elle sera discutée dans le cadre du G.A.T.T. au début de 1961 et pourra être maintenue ou diminuée selon les accords de réciprocité constatés par les pays tiers.

Pour arriver à cette base de départ, les Allemands ont dû consentir des sacrifices indéniables : une grande partie de leurs tarifs devront être relevés, ce qui donne mauvaise conscience au super-libéral Erhard et fait craindre aux exportateurs d'Outre-Rhin des mesures de rétorsion de la part des Sept ou de l'Amérique. A dire vrai, de telles mesures seraient d'autant plus injustes que la décision des Six est unilatérale et sera appliquée avant qu'ils ne connaissent les mesures de réciprocité envisagées par leurs partenaires. Quant aux Etats-Unis, M. Dillon a dû, lors de sa tournée, entendre ses interlocuteurs lui rappeler combien il est difficile d'obtenir des Etats-Unis un assouplissement de leur cordon douanier. La paille et la poutre sont de tous les temps.

Et maintenant ?

Sans s'en rendre compte, les Britanniques ont rendu un fier service à la construction de l'Europe. Le retour du général de Gaulle au pouvoir pouvait leur laisser espérer l'enlisement sans gloire d'une entreprise qu'Adenauer, quelle que fût sa ténacité, ne pouvait mener à bien seul. Par un autre réflexe, aussi logique qu'absurde, certains Allemands s'interrogeaient à l'été 58 sur les chances éventuelles d'une Europe à Cinq...

Mais le Général rencontra le Chancelier. Coup de foudre,

deux géants de l'Histoire, etc., la chanson est connue. Ce que l'Europe de l'intégration (un mot que de Gaulle ne peut décidément pas entendre !) perdait sûrement, allait-il être gagné par l'Europe des nations ? (18) On put le croire un moment En tout cas, au plan politique, le gain était évident : l'entente franco-allemande est la clé de tout.

Seulement l'histoire ne s'improvise pas. Le traité de Rome était signé depuis 15 mois, appliqué depuis 6. *Pacta servanda.* Surtout, l'obstination britannique, pas toujours subtile, mit la France devant un choix impossible : Zone de libre-échange ou Marché Commun. Il n'était plus question de se décider pour l'Europe ou contre elle, mais entre deux formes d'union. Le libre-échange, c'était l'absence totale de garanties, un traumatisme brutal pour une économie et des finances qui n'avaient pas encore subi le traitement Pinay : la récession, disaient les patrons ; le chômage, ajoutaient les syndicats. Et voici pourquoi de Gaulle et Debré, l'homme de la grandeur et celui de la frénésie nationaliste, se décidèrent pour la Communauté européenne...

Le choix français, décisif pour l'avenir de la construction à Six, était d'ordre à peu près uniquement économique. La fidélité allemande, au contraire, est essentiellement politique. Erhard, le patronat allemand — et aussi les syndicats de la D.G.B., qui sont les premiers bénéficiaires de la *Wirtschaftliche Wunder* — ont infiniment plus d'intérêt au libre-échange qu'aux contraintes du Marché Commun. Les Sirènes britanniques ont été entendues Outre-Rhin — mais on y est parfaitement conscient que la liquidation des Communautés à Six sonnerait le glas de l'unification politique du Continent. C'est pourquoi Adenauer l'emporte sur Erhard ; pourquoi aussi Erhard fait contre mauvaise fortune bon cœur et se garde de saboter un Marché Commun dont il sait les vertus — tout en faisant le maximum pour jeter un pont vers les Sept.

Encore un paradoxe... Il ne durera pas longtemps. Nous avons arraché à l'Allemagne un tarif douanier commun supérieur à celui qu'elle désirait. L'heure est venue de lui accorder une compensation politique. Sinon, la Grande-Bretagne pourrait s'y faire mieux entendre que jusqu'à présent. Sans compter, on l'a vu, que les aspirations libre-échangistes allemandes rejoignent les souhaits américains, et qu'on attache à Bonn

(18) L'Europe des nations est un leurre : on ne juxtapose pas des faiblesses. L'Europe des patries, au contraire, est, dans la solidité des liens supranationaux, la seule Europe possible. Ne les confondons pas.

comme à Washington le plus vif intérêt aux virtualités politiques du Marché Commun. Il ne faudrait pas que notre immobilisme poussât Bonn à hésiter entre Washington et Paris ; l'hésitation ne serait guère de longue durée.

La clé est dans les mains françaises. Au lieu de freiner la réunion des trois exécutifs (19) et d'atermoyer à propos de l'élection au suffrage universel de l'Assemblée parlementaire européenne, la France pourrait et devrait prendre l'initiative de cette relance politique. Nous ne nous faisons ici aucune illusion sur les vertus du suffrage universel. Il est pourtant indéniable que l'élection directe de l'Assemblée des Six aurait le double avantage de susciter l'intérêt de l'opinion et de transfuser quelque dynamisme aux institutions européennes. On pourrait ensuite, reprenant la suggestion de notre ministre des Affaires étrangères, qui la tenait lui-même de M. Pinay (lequel en avait lancé l'idée à un congrès fédéraliste tenu en janvier 1959 à Wiesbaden), mettre sur pied des Secrétariats politiques européens qui auraient une autorité réelle. La Communauté politique européenne serait en vue...

Craignons que l'Elysée et Matignon, perdus dans leurs rêves planétaires et tout remplis de gloriole après la visite de M. K. ne saisissent pas l'occasion d'une initiative hardie. De Gaulle répète à qui veut l'entendre : « Les choses étant ce qu'elles sont... ». Quand donc comprendra-t-il que le nationalisme n'est plus dans la nature des choses que pour les « décolonisés » manœuvrés par Moscou ? Ou bien gâchera-t-il *aussi* cette immense chance-là ?

Heureusement, la logique de l'intégration est irréversible. Au stade où ils sont parvenus, les Six n'échapperont pas à leur commun destin. Même si leurs hommes d'Etat et leurs peuples ne s'en aperçoivent pas, les Etats-Unis d'Europe sont en train de se faire. Et la tournée de Khrouchtchev vient trop tard pour empêcher cette mutation capitale.

Pierre SAUCHET,

6-3-60.

---

(19) Mais sans aligner la Haute Autorité sur les Commissions, car ce serait revenir sur la supra-nationalité, qu'il faut au contraire étendre progressivement à toutes les communautés.

Panorama du vieillard maquillé

Je n'aime pas cet homme. Mais ceux qui vous inspirent l'aversion la plus sentie sont ceux précisément à qui l'on doit la justice la plus exacte, et je veux me régler sur elle. Je ne l'avais jamais vu. Il attire du monde, moins de monde certainement que les cyclistes du tour de France, mais enfin du monde : lui qui déplace les foules, il ne m'a pas déplacé. Je n'ai su profiter des célèbres tournées de province où il distribue à qui veut les prendre poignées de main et vérités premières. Je m'en consolais assez bien. Un soir, le soir du vendredi 29 janvier, des relations que j'ai pensèrent me plaire en m'offrant à la télévision son image animée. Il y avait discours. Le spectacle étant gratuit, je ne pus moins accorder à la civilité qu'un air de satisfaction adroitement simulé, alors qu'en mon intérieur j'appréhendais une soirée de perdue. La soirée fut autre chose. Je ne peux dire que je me suis beaucoup amusé au programme ; mais je m'y suis instruit.

La curiosité serait pourtant licite de vouloir contempler d'un peu près l'homme hyperbolique. Les tambourineurs de sa propagande nous le présentent soir et matin comme le luminaire, le cimier, la fleur, le bijou chatoyant du peuple français. Cela n'est pas, bien entendu. Mais il est permis de goûter un plaisir fin à voir se constituer le mythe, bien que l'effronterie des louanges, leur bêtise, leur lourdeur, soient plutôt propres à déchaîner des rires convulsifs. A lui est couramment associé ce qui peut se cueillir de meilleur aux jardins de notre histoire et de l'histoire universelle. Il n'a de pairs que Jeanne d'Arc pour le patriotisme, Richelieu pour la sagacité, Louis le Grand pour l'ampleur des desseins. Son génie militaire en fait un autre Napoléon. Mémorialiste, ses complaisants ne trouvent à lui accoler que Bossuet ou, à la rigueur, Chateaubriand. L'étranger nous l'envie et se résigne mal à ne le posséder pas. Les Américains, qui ne comprennent

jamais rien ou qui comprennent après tout le monde, ont compris la convenance de se mettre au diapason et le comparent sans hésiter, ô flatteurs maladroits ! à Lincoln. Il est Richard Cœur de Lion, il est Machiavel. A bout de ressources humaines, un journal franconien écrit de lui que s'il n'existait pas il faudrait l'inventer. C'est à la lettre ce que Voltaire disait de Dieu dans un alexandrin assez connu. Il est Dieu.

Je regarde Dieu dans le réceptacle aux fantômes, et je n'y vois bouger qu'un vieil homme au bord de la caducité. Lèvres peintes, menton rehaussé, rides crépites, il paraît que ces apprêts et ces restaurations sont les conditions d'une projection nette. On va chercher bien loin le Grand Manipulateur du monde moderne, au Thibet, à Sion. Il est là présent mais invisible comme tous les tyrans. C'est le maquilleur de la télévision, et voici son ouvrage. Devant ses postiches et ses fards tout ploie et les majestés s'humilient, chanteurs à voix, ballerines, dompteurs de singes, archimandrites, chefs d'états. Celui-ci fait très bonne figure sous le fond de teint. Du caractère, de la dignité. Il montre devant les caméras l'aisance que confère une longue habitude. Comme il s'offre en buste, l'attention du spectateur se concentre sur le visage, dont peut s'étudier à loisir l'étrange architecture. Il parle, tout ce qu'il dit, je le savais déjà.

Car c'est toujours la même chanson. Au timbre près de la voix qui monte à mesure que l'homme décline, même diction, cadences semblables, mots sonores invariablement enveloppés d'un mystère pareil, comme des clameurs perçant le brouillard. Le thème est immuable depuis vingt ans : « Moi seul et c'est assez ». Je peux le savoir, j'ai été de ses premiers auditeurs. Dans les débuts, j'avais pour lui et sa petite troupe cette espèce de sympathie sportive que l'on accorde volontiers aux faibles qui ne craignent pas d'affronter les forts. Et puis, circonstance romanesque, il était condamné à mort. Cela n'a pas duré. Je m'accommodais très bien du maréchal Pétain, moi. Non que j'eusse versé dans la collaboration, comme ses amis feignent de le croire de ceux qui, n'étant pas avec lui, devaient dès lors (c'est leur raisonnement) être contre lui. Vous pouvez chercher, flicards, vous ne trouverez rien. Collusion avec l'occupant ? Jamais. Bochisant quelque peu ? Jamais.

Chantier de jeunesse ? Maréchal me voilà ? Pourvoyeur d'étoiles jaunes ? Abonné à *Gringoire ?* Jamais. J'ai même fait ma rebellion personnelle, le moment venu, ma petite résistance à moi tout seul, oh ! pas de quoi pavoiser. Mais après, attention ! la balance égale. Pas de femmes tondues, ni de chasse au milicien, ni de Marseillaise tous ensemble. On pouvait déjà voir à l'œil nu où elle allait nous conduire, leur libération. Le Libérateur fonctionnait, libérant du fardeau de la vie les récalcitrants éventuels. Le vaisseau de l'Etat voguait sur un océan d'ordures ; et le nautonnier, content certes d'être à la barre mais incommodé quelquefois, charmait ses dégoûts et tentait de distraire les nôtres en pinçant d'une cithare déjà passablement déglinguée. Nous étions chaque semaine avantagés d'un nouveau discours. Ce qu'il a passé de paroles par sa bouche, en ces temps, formerait des volumes qui d'ailleurs ont été formés. J'en rencontre encore aux boîtes des quais, dans le coin d'ombre où les bouquinistes entassent de leur marchandise la part désespérément négociable. Vous pourrez vous payer le recueil de ses discours pour le prix d'un roman de Marcel Prévost, peut-être un peu moins. C'est dire.

∴

Le discours de ce soir est un discours pragmatique. Il s'agit d'apaiser non point une révolte, une sédition serait encore trop dire, tout au plus un mouvement d'humeur. Il s'y dépense avec l'ardeur digne d'une cause plus haute. Il tance, morigène, menace, ordonne, modérément caresse ; ouvre les poings, ferme les poings, secoue avec décision un crâne plein de ruses. Je n'en mène pas large dans mon fauteuil. Ce dévorant patriotisme qui lui inspira des actes de mérite à côté d'autres contestables et quantité d'erreurs, personne n'en doute. Il sert son pays avec probité, la chose est sûre. Il l'aime avec candeur, quoique dans l'abstraction. Il aime la France comme on peut aimer la Géométrie. Son patriotisme aurait rassemblé autour de sa personne bien des gens qui s'en tiennent loin, s'il le nourrissait substantiellement, si de plus il le dépouillait de certaines formes ostentatoires et je dirai naïves. Qu'on lui présente une usine, un champ de melons, un bélier reproducteur, il admire et salue, de la manière qu'il saluerait les œuvres de sa création et les signes admi-

rables de sa grandeur. Je me permettrai de penser autrement sur cet article. Un pays n'est pas grand parce que les trains y arrivent à l'heure dans les gares. Une nation est grande par les vertus de son peuple, et la vertu cardinale d'un grand peuple c'est d'être, par le sang et par l'âme, sain. L'état de santé n'est pas celui de la France contemporaine. Pour commencer, la France est vieille. Elle a du vieillard la frilosité, les rechignements, le mince appétit, les caprices. Elle savoure dans ses lainages un engourdissement délicieux et mortel. Les nations peuvent aussi finir par excès de bien-être ; à bien considérer, même, elles ne périssent que par là. Lui qui a des lectures, il devrait savoir. Grand temps il est d'arracher la France à ses tisanes, de gré ou de force, la revigorer. Cela n'ira pas sans dépuratifs, insufflations, fortifiants à base de fer ; cela n'ira pas sans l'expulsion de personnages fortement cramponnés ni sans douleur, puisque tout changement est douleur. Je ne puis voir l'homme de cette révolution dans l'homme qui se satisfait d'affirmer sa foi dans la France « éternelle » ; comme si l'éternité de notre patrie allait de soi, comme s'il y avait en ce monde quoi que ce fût d'éternel ou même d'un peu durable. La France élevait autrefois des cathédrales, d'accord. Elle bâtit aujourd'hui des pissotières. Voilà le fait, et c'est ce qui rend irritantes et à la fois risibles ces invocations à la « grandeur » alors que le Vil et le Sordide sont nos toitures. Et le Faux. On nous fait vivre en pleine mythologie. Le franc est solide, la liberté règne, le poireau va baisser, M. Khrouchtchev est un brave homme, la Communauté indestructible. Non contents de jouir des bienfaits du règne, nous voulons les extravaser. Trop de créatures dans les deux hémisphères souffrent encore d'être privées des allocations familiales et des droits du citoyen, sans compter les urinoirs. Il y a lieu de soulager ces malheureux au plus tôt. C'est notre vocation de toujours, paraît-il, notre mission sempiternelle, de conquérir les cœurs. Conquérir les cœurs? Mesdames et messieurs, je crains qu'il ne soit plus temps. La question pendante est bien plutôt de n'être pas conquis, cœur et boyaux, vous-mêmes. Vous assistez bel et bien aux préparatifs d'une guerre de races entée sur la guerre de religions que l'Occident soutient depuis dix-neuf années. Le rassemblement s'effectue contre notre

Europe des peuples jaunes, noirs, bistres, parfaitement insensibles aux vertus de la civilisation chrétienne et qui, de la civilisation chrétienne, commencent à avoir par-dessus les oreilles : qui, à vrai dire, se foutent inexprimablement de la petite sœur Thérèse et de Descartes aussi. Laissez les affaires aller comme elles vont et vous ne serez pas longs à les voir venir, nos frères de couleur, en visite un peu mieux que touristique, bien conditionnés en haines, éperdus de ressentiments, gonflés de convoitises dont je vais vous dire la première et la plus pressante, qui n'est pas de s'abreuver aux sources de la pensée radicale-socialiste, qui n'est pas de lire dans leur texte les dissertations de feu Camus, qui est de sauter vos femmes, les blondes surtout, leur gourmandise. Richelieu aurait pénétré cela, avisé à cela. Mais il est mort.

Je suis mauvais appréciateur des talents stratégiques, tactiques, etc... On me raconte que ce militaire comprit avant tous les autres l'importance des engins blindés, qu'il brocha là-dessus un petit ouvrage, qu'il ne put malheureusement intéresser l'état-major à ses vues. Je le crois, quitte à me tenir réservé sur ce méconnu parce que l'insuccès des méconnus est le juste salaire de ce qu'ils traînent en eux de débile ou de médiocre. On me dit que sinon, la guerre eut pris un autre cours ; je veux bien le croire aussi, encore que la chose me paraisse très peu croyable. Mais l'état-major est à présent favorisé de ses lumières. Sous le régime de « la légitimité nationale qu'il incarne depuis vingt ans », il n'était pas sans occasions de les darder ni sans moyens de les faire prévaloir. Or, depuis vingt ans, je vois une armée qui partout se bat et partout est battue. Aperçoit-on dans tout cela un rapport avec Napoléon ? Et c'est ici que l'imposture devient énorme, à ce point que la moquerie le cède à l'indignation. Car en Napoléon il y eut au moins cette chose : chef des armées, il marchait à leur tête. Les Français aimaient cela. Conduire l'ost en personne était le devoir premier de nos monarques ; aucun, même le voluptueux Louis XV, n'y a failli. Il gagnait ses batailles ou ne les gagnait pas mais il s'exposait au feu comme le dernier de ses fantassins. Napoléon fut huit fois blessé. Quant à rapprocher de l'Empire cette républiquette, l'audace n'en peut venir qu'à un de ses employés déterminé à tout pour se pousser en

cour. Voilà un potentat muni de pouvoirs immenses, de pouvoirs véritablement impériaux. Un signe à peine perceptible de la dernière phalange du petit doigt de sa main senestre peut déclencher tout en ce pays. Voilà dix-huit mois que le porte-sceptre est en état d'opérer, deux fois le temps pour une femme quelconque d'élaborer un enfant vivant. Et de ces dix-huit mois de charlocratie qu'est-il sorti ? Rien. Des allocutions, des messages. Rien. La guerre d'Algérie flambe plus que jamais; le dépeuplement des campagnes, conséquence partielle d'une politique meurtrière aux ruraux, s'accélère ; le capital étranger (vous m'avez compris) s'insinue dans notre économie et la corrompt avant que de l'étouffer. « Je ne suis pas Bonaparte », s'est-il un jour écrié. Avertissement superflu. Toutes les critiques motivées par les fautes et les carences de son règne tombent devant cette vérité inébranlable : il n'est pas Bonaparte.

Il n'est pas non plus Chateaubriand ; mais il fait un Guizot très présentable. Ses adversaires manquent à l'équité en lui refusant toute capacité dans le gouvernement des mots. Littérateur, il est à l'ordinaire correct et froid ; et ampoulé. Mais qu'une émotion vraie l'anime, que se déroule au moment qu'il écrit un des ressorts qui l'ont toujours mû, ambition, soif de puissance, amour de soi, il vient à rencontrer des traits heureux, des tours agréables, des images non dénuées de force, et fait briller de ci de là, oui, des beautés. S'il n'a point su couler ses idées dans la vie, du moins sait-il assez bien les rendre. Dans la galerie des souverains français on pourra le placer sans scandale parmi ceux qui surent écrire, à la suite et en retrait de Henri IV, Napoléon, Louis XVIII. Je ne suis pas fol admirateur de ses discours, dont beaucoup ne sont guère que des chapelets de lieux communs tenus ensemble par le gros fil, pour ne pas dire les grosses ficelles, de la rhétorique. Comme ils sont, ils mettent encore leur auteur très au-dessus de minables postillonneurs de tribune genre Mollet ou Edgar Faure. Très au-dessus même de tel de ses ministres du nom de Malraux, professionnel de l'écritoire, dit-on, de qui je me suis trouvé entendre malgré moi un discours, le 14 juillet 1958 pour être précis, place de l'Hôtel-de-Ville à Paris, discours insurpassable en enflure, en redondance, en insincérité, et

atterrant par ce qu'il révélait chez ce déclamateur de nullité satisfaite.

Il aura beaucoup détruit, fondé peu (comptons pour rien ses deux constitutions, qu'il a crevées sous lui). L'enseignement de Lénine touche à cette heure un tiers de l'humanité. Le passage d'Hitler sur le globe n'a pas fini de le remuer en ses profondeurs. Les faisceaux que Mussolini laissa disjoints se reformeront, se reforment. Traceront leur sillage sur les eaux du temps Salazar, Peron, Mao, Nasser. Il n'est pas jusqu'à Ben Gourion, dans ses sables, qui n'ait médité un système politique. Haïssable ou généreuse, une idée au moins prolonge la carrière des grands conducteurs, une conception de la vie, un espoir, un rêve ; quelque chose au nom de quoi, bon ou mauvais je le répète et il n'importe, des hommes se sont fait tuer et se feront tuer encore. Mais lui ? Son bagage pour l'avenir est une valise sur laquelle on a collé en étiquette un mot, le substantif dérivé de son nom. C'est quelque chose, un mot, et il n'est pas à portée des personnes communes d'imprimer leur cachet dans le langage quotidien. Seulement, la valise est vide. J'accepterais le mot s'il se bornait à désigner chez celui qu'il décore un certain style extérieur, comme une façon de coiffer le képi, ou de se cambrer devant les microphones. Je puis encore l'admettre au sens où il est entendu de presque tous ses fidèles, qui n'expriment par lui rien de plus qu'une effusion du cœur. Mais si l'étiquette prétend recouvrir, comme on cherche à nous le faire croire, une théorie personnelle de l'Etat, une science particulière d'organiser la cité, alors l'étiquette est menteuse ; car elle ne peut avoir ce sens, elle ne l'a jamais eu. Vide est la valise, ainsi en jugeront les balances infaillibles. Et parce que l'histoire lui sera sévère, il agit imprudemment en l'appelant à tout propos. La page de l'Histoire, le rendez-vous de l'Histoire, le grand vent de l'Histoire... De deux choses l'une. Si l'histoire est la somme des actions individuelles, nous la fabriquons tous les jours et pouvons chacun à titre égal nous en recommander. Si, au contraire, les dieux ne destinent qu'au petit nombre de répondre à leurs sollicitations, celui-ci est hors des élus à qui il est permis de détourner le cours indifférent des choses. Les dures mains qui ont façonné ce deuxième tiers de notre siècle sont les mains de

quatre ou cinq hommes parmi lesquels je ne le vois pas. L'Histoire s'est avancée sans lui ; il sera encore à la poursuivre qu'elle aura passé.

Eh bien ! mon cher et vieux pays...

Ah ! je sens arriver l'instant capital. Voici le pivot de la machine, le morceau autour duquel tout le discours a été ordonnancé, du diamant la pointe. Rien qu'un prélude, mais modulé en virtuose. La pause observée au moment qu'il fallait, le ton adéquat, le jeu concomitant des prunelles, je me régale dans mon fauteuil. Le branlement de tête combiné en parfaite harmonie à certaine palpitation de paupières, pour relever la bonhomie du propos et tempérer en même temps ce qu'il annonce d'un peu solennel, c'est à transporter les connaisseurs. Le coup du cher et vieux pays retentira longtemps dans les guitounes. S'il ne ramène pas à la « raison » les « égarés » des « barricades », il faut désespérer des effets oratoires. Mais il les ramènera. Il est conçu pour troubler des méditerranéens vulnérables aux flèches d'or de l'éloquence, dignes en ce point d'être Gaulois ; espèce légère qu'un vent fait tourner, qu'un autre vent retourne.

Nous voici donc ensemble encore une fois...

Admirons ici la sobriété de la figure. Sept mots pas plus nous ouvrent un monde de pensées et introduisent presque autant de propositions : 1) un danger nous presse ; 2) l'orateur est en posture de le conjurer ; 3) il combattit autrefois des dangers semblables ; 4) il en triompha ; 5) les victoires passées garantissent une victoire future. Que si je demande à la doctrine officielle de m'éclairer sur les dangers courus, je la trouve, en vérité, flottante. Différant sur la nature du péril auquel nous échappâmes, les autorités s'accordent seulement à reconnaître qu'il fut surmonté trois fois. Raisonnons. Pour si peu, numériquement, que je participe de la nation française, il faut néanmoins que j'aie été sauvé avec elle. J'ai donc été sauvé trois fois. Sans que je m'en doutasse j'ai été sauvé trois fois : la quatrième est imminente. On n'arrête plus de me sauver. Et que je sois dans la condition de sauvé pour la modeste part d'un quarante-deux-millionnième n'ôte rien, remarquez-le, à l'unicité de mon sauveur. La disproportion mathématique des valeurs jette un jour effrayant sur mon infimité, et m'écrase. Les chiffres ont parlé,

le devoir est clair. Le devoir consiste à me laisser empaqueter dans le sauvetage général, chaque fois qu'il passe en tête au Salutaire quadruple d'y procéder en s'accointant avec le cher et vieux pays. Voilà ce qu'on apprend à la télévision.

Moi, les barricadiers du Forum, les héros d'entre les repas, je n'y ai jamais cru. Invention nouvelle des journaux, provisoire expédient pour meubler l'actualité en attendant les événements sérieux. S'il y avait vraiment une opposition au pouvoir, la nouvelle m'en serait venue. Dormez tranquilles, chers compatriotes, dormez : d'autres veillent. La France continuera encore un petit bout de temps son petit bout de chemin, à menus pas de grand-mère, soutenue par de très attentionnés garde-malades. M. de Rothschild est au bras droit, M. Lazareff au gauche ; M. Cassin porte les cache-nez. Les Français suivent, avec ces faces d'ennui et ces traînements de pieds qu'on observe dans les convois funèbres. Au fond, les Français sont un peuple facile à conduire. Le digestif après l'apéritif, quelque soleil sur les congés payés, Fernandel le samedi soir, les voilà contents ; et un coup de clairon à la radio aux heures un peu critiques. Rien ne changera du cher et vieux pays où se loger est devenu privilège de richard ; où l'on bute tous les dix pas sur un agent à mitraillette ; où la vie champêtre, faute de tout, est une espèce d'aventure ; où le seul objet d'exaltation proposé à notre jeunesse est la fesse à Bardot. Le pays où cinq cent mille Arabes tiennent la place et chauffent la couche d'autant de Savoyards, de Lorrains, de Champenois, de Gascons, de Cévenols, partis de faire couper la gorge et les parties viriles par d'autres Arabes. Le pays dont le chef actuel avait des idées bonnes et du jarret en 1908. Tant de choses à faire, mon Dieu ! qui ne seront pas faites.

L'espoir fait vivre, on a raison de le dire. C'est le rôle de l'espoir, son excuse, de nous mener avec douceur jusque-là où finit sa mission. Les uns quittent l'escorte un peu plus tard que d'autres, voilà tout ; sur l'essentiel, nulle différence. L'espoir, on n'a jamais le temps d'en user beaucoup. Pour le ménager, tout ce qu'on peut faire est de ralentir le pas tandis que courent les gens pressés, de durer en somme. D'attendre.

Guy FRADIN.

L'IMMORTALITÉ FORCÉE

Les académiciens français ont déjoué le plan d'Henry de Montherlant, qui consistait à créer (finalement, pour lui tout seul) une classe supérieure d'écrivains, comprenant, au-dessus de ceux qui ont obtenu les faveurs de l'illustre Compagnie, ceux qui ont dédaigné ses avances. On ne lui a pas laissé jouer ce jeu-là. Il fallait envoyer une lettre de candidature : on supprime la lettre. Il fallait quand même exprimer un vœu, accepter *avant* l'élection éventuelle : on suppose le vœu émis, l'acceptation acquise. Après cela, pour éviter le bicorne, l'épée et tout le tremblement, il aurait fallu que l'auteur de *la Relève du matin* fît un éclat. Hélas, son éducation de bon jeune homme lui remonta aux entrailles, du fond de l'abîme anarchique et ténébreux où, pendant quarante ans, se pratique « l'alternance ». Dédaigneux souvent, insolent à l'occasion, le nouvel académicien fit un effort et se résigna poliment à l'immortalité, dès lors qu'il la trouvait toute faite « prête à porter » dans son antichambre.

On peut gager qu'il se vengera de l'honneur qu'on lui fait et qu'il se payera sur la bête ; soit en cassant des vitres dans son discours de réception, soit en ne tardant pas à se retirer sur quelque Aventin hérissé de mauvaises grâces, comme firent Anatole France et Georges Clémenceau, soit encore en s'arrangeant pour que les affreux scandales auxquels, mystérieusement, il se voue lui-même, en vingt endroits de ses livres, éclaboussent tôt ou tard l'habit à palmes vertes.

Chose étrange, le caractère le plus frappant qu'on découvre à ce représentant de la tradition littéraire, à ce classique-né, c'est le besoin de rompre ou de bafouer, sans qu'on puisse dire au juste quoi. Après *le Songe*,

après le *Chant funèbre*, on le vit très nettement regimber contre la destinée toute cuite, la carrière toute tracée, que ces ouvrages, normalement, inauguraient. Le nouvel Annunzio, le second Barrès, partit à grands pas dans une direction inattendue, avec toutes les marques de l'impatience, sinon de l'irritation contre soi-même.

Il est possible que l'œuvre à laquelle conduisirent ainsi les courses et les caprices montherlantiens ne vaille pas celle que toute l'époque, dès qu'elle l'eut reconnu, semblait attendre de lui. Imaginez un Chateaubriand qui fût revenu, sciemment, sur les promesses incluses dans le *Génie du Christianisme* ; un Hugo qui eût « plaqué » le romantisme militant après *Hernani*... Des livres comme *les Célibataires*, comme *les Jeunes filles*, une pièce comme *la Reine morte*, sont à la fois des chefs d'œuvre magistraux et des tentatives sans lendemain ; comme si chaque fois l'auteur, au moment de devenir un sous-Balzac ou un sur-Marcel Prévost, ou un composé de François de Curel et de Villiers de l'Ile-Adam, s'évadait de sa statue en train de se durcir et se réfugiait dans la mobilité et dans la plasticité.

Mais un artiste de cette classe n'échappe pas à un certain ressassement, à une certaine ratiocination, que lui impose son tempérament. Les ouvrages successifs de Montherlant ont beau se contrarier ou se contredire les uns les autres, ils se ressemblent par quelques traits, qui suffisent à leur dessiner à tous une même figure. Des tics de style et des habitudes de pensée, apparemment futiles ou secondaires, font que Bricoule, que Coantré, que Costals, que Malatesta, que Ferrante et que Don Juan ne constituent qu'un seul et même homme, dont les signes distinctifs sont la hauteur et la fatigue.

Retenez ce dernier mot. Dans tous les romans comme dans toutes les pièces qui vont de *la Relève* au *Cardinal*, quelqu'un se déclare « fatigué » de quelque chose ; l'œuvre tout entière semble se déployer à la limite de l'effort

qu'un spectateur de la société a déployé pour en supporter les disgrâces. C'est le moment où la bassesse, la sottise, l'imposture humaines deviennent intolérables qui déclenche l'inspiration la plus constante de cet auteur. Elle s'exprime, pour ce motif, sur un ton bien à lui, ton qu'on ne peut appeler que hargneux. Encore dans ce *Cardinal d'Espagne,* qu'il vient de publier avant de le faire monter sur la scène.

On n'y entend que des répliques de ce genre, en chacune desquelles s'enferme un misantrophe sarcastique et laconique, devant qui le monde se couvre infailliblement de honte ou de ridicule ; ce qui vaut, à cet adversaire en mots toujours merveilleusement ajustés et cambrés, l'équivalent d'un coup de cravache. L'effet en est d'autant plus cinglant que le héros de la pièce est âgé de quatre-vingt-trois ans, et qu'on s'ébahit du mépris universel qui vibre dans la voix de ce vieillard, de ce prêtre.

En face de lui surgira au deuxième acte la seule femme *libre* qui ait paru dans le théâtre de Montherlant. Libre parce que folle. Dans la bouche de Jeanne, reine d'espagne, qui ne croit qu'au *rien,* et qui ne veut rien faire, sauf de la musique, le besoin et le plaisir de bafouer vont au comble Si bien que voici notre cardinal-dictateur et grand inquisiteur très petit garçon. Il mourra mal, au troisième acte, pour avoir reçu à bout portant la seule vérité qui lui impose : celle de la démence (qui parle, n'est-ce pas curieux, le langage même de la mystique).

Cette tragédie du prêtre politique aura-t-elle plus de succès que le (trop méconnu) *Don Juan ?* Il faudrait qu'on lui épargnât, dans la mise en scène, toute vulgarité. Celle-ci ne réussit pas à l'écrivain, dont les pires audaces épargnent d'ailleurs en lui quelque chose de grave et de noble, dont il est pétri. C'est pourquoi la destinée qui le poursuit, avec des faveurs et des honneurs, ne se trompe guère. Un classique, même révolté, fils prodigue de la tradition, devait aboutir à l'Académie.

Robert POULET.

JEAN COCTEAU
et le droit de désobéir

J'ai de la curiosité pour Jean Cocteau : homme de labeur et même de peine, mais avec les apparences de la désinvolture ; réactionnaire intelligent, toujours en avance d'une mode autant par goût de la surprise que par souci de son propre confort intellectuel.

Je l'ai entendu pour la première fois lors de sa réception à l'Académie de Belgique. Qu'est-ce que Dargelos va penser de lui ? me demandai-je avec un peu d'inquiétude. Mais tout de suite je fus rassuré. Dargelos était convoqué, avec son escorte d'apparat et la mémoire de ses chahuts. (Radiguet, Anne de Noailles). Les boules de neige qu'il lançait vers son auditoire, Jean Cocteau en amortissait les chocs avec des mots de velours qui s'enfonçaient dans une douceur mœlleuse. Le regret des bagarres sous les préaux et dans les ruelles de l'école buissonnière appareillait au secret d'un songe traversé par la fatigue et la nostalgie de l'aube. Je n'oublierai pas le prince charmeur : ses mains dont la souplesse se laissait suggérer des gestes inattendus ; sa voix haute et claire que stimulait l'ardeur des évocations.

Ce souvenir m'accompagnait encore lorsque, l'autre soir, Jean Cocteau apparut sur l'écran de la télévision. Ce n'était plus sa silhouette, l'*accent* de sa personnalité,

— sa façon d'être grave avec frivolité, — qui me frappait ; mais l'allure intime de son visage, son regard attentif et comme à l'affût, ses cheveux fous, une promptitude, une vivacité, un art de relancer la balle, d'inventer des répliques en se moquant des règles, des prudences, des vérités moyennes. Pour couronner le tout, une ressemblance avec Colette qui me sautait aux yeux comme un éblouissement, — une Colette qui, au lieu de croquer des oignons crus et d'accomoder les « r » à la mode bourguignonne, dévorait les paradoxes avec une gourmandise insatiable et mettait les lieux communs à l'heure de Saint-Germain-des-Prés.

Jean Cocteau, par fidélité à sa vocation de poête, rendait une fois de plus les banalités singulières. Le vieux rebelle, qui avait renaclé devant presque tous les harnais, essayait de tenir encore son rôle de maître de désobéissance. Ah ! de notre temps, — avait-il l'air de dire, — dans ce Paris des derniers fiacres et des premiers ballets russes, nous avions encore le goût et le moyen de faire scandale. La jeunesse d'aujourd'hui est née trop tard pour avoir cette chance ; la volupté de la désobéissance lui est refusée ; elle n'a plus de permission à s'arroger puisque tout lui a été permis. Tout, et même davantage.

J'écoutais Cocteau, et je me demandais si le romanesque de la jeunesse ne le berçait pas comme une illusion. Les filles de la nouvelle vague ont compris que les jeunes gens ne savaient rien, — à l'exception des cancres et des mauvais sujets. La société les tient à l'œil ; ses pions et ses adjudants leurs passent les menottes. De temps en temps, ils se libèrent de leurs servitudes ; mais les émeutes qu'ils organisent ne s'étendent jamais au-delà du Quartier Latin et ne survivent pas aux monômes ou aux meetings des Sociétés Savantes. Ils commencent à apprendre à lire (ce qui les met dans la situation bien excusable de préférer Gilbert Cesbron à Gobineau) et à vivre (ce

qui les empêche de soutenir jusqu'au bout les promesses du bonheur). Quelques-uns seulement échappent au déluge, trouvent une arche et y instaurent une société secrète. Ils se préservent en se retranchant, non pas du tout parce qu'ils ont l'âge des refus, mais parce que ce sont des âmes bien nées. Pour désobéir à vingt ans, il faut avoir l'intuition, — contre laquelle s'insurge l'effort opiniâtre des professeurs, — que la vie, avec ses académiciens, ses camps de concentration, ses communistes, n'est pas une chose sérieuse. Il y a peu de jeunes gens, — peu d'hommes aussi, et de vieillards, — qui ont le courage de cette désinvolture. Le sens du tragique est plus fort, finalement, que le sens de la dérision.

Mais même si la jeunesse était résolue à désobéir, quelles règles pourrait-elle transgresser encore ? Il n'y a plus de sujets interdits, plus d'audaces condamnables. Les écrivains entrent en littérature comme dans une maison de tolérance. Le quartier réservé est maintenant le quartier des éditeurs : il ouvre ses salons, ses boudoirs et ses chambres à coucher à ces cinq cent mille voyeurs qui constituent le public de ses best-sellers. Jean Cocteau ne se console pas que l'inconvenance littéraire, en se démocratisant, soit devenue une routine confortable.

C'est vrai que l'on a mis Radiguet au féminin et que dès lors on l'a rendu ridicule. N'importe quelle commère peut raconter sans risque ses amours avec un ténia, un serpent, un magistrat, un colonel de l'armée du salut ou un général de brigade en retraite. Un godelureau salace et mineur d'âge est assuré de l'impunité s'il nous raconte sur trois cents pages comment il a engrossé la jument verte ou la perruche de grand'mère. On ne fait plus de procès à ces ouvrages. On leur fait fête. On prépare le discours qui accompagne l'attribution annuelle des prix de vertu, — bref, on prépare son entrée à l'Académie française en renchérissant sur le Kamasoutra. Un dominicain, dont la chaire était installée dans le

sens de l'histoire, a même reproché avec véhémence à un écrivain catholique de n'avoir pas suffisamment pratiqué Sade, Restif de la Bretonne et les blasphèmes des suréalistes.

Alors, devons-nous donner raison à Cocteau et rappeler avec lui la société à ses censures ? Tout semble attester que le droit à la désobéissance se trouve dans l'impossibilité de s'exercer. Les contraintes s'étant réfugiées dans la clandestinité, les jeunes gens sont privés du bonheur de prendre le maquis. Indisponibles pour le scandale, dans un monde acoquiné à l'anarchie et où l'avant-garde est applaudie respectueusement dans les festivals, ils doivent se résigner, — quoi qu'ils fassent, disent ou écrivent, — à l'approbation du conformisme. La littérature maudite a tout l'air d'un luxe qui a cessé d'être accessible après 1925.

Jean Cocteau n'a rien appris depuis ce temps-là. Tout ce qu'il sait aujourd'hui il le savait déjà alors. Rien n'a bougé en lui. 1925 est un miroir où sa jeunesse fixa l'image immuable qu'elle se formait d'elle-même. Il songe toujours à ranimer les scandales qui ravagèrent la bonne conscience de cette époque et à réclamer que le droit à la désobéissance soit reconnu à un nouveau Radiguet. Mais la société a plus d'imagination que lui. Elle renouvelle ses tabous. *Le Diable au Corps,* ni *La Garçonne* ne l'effrayent plus. Mais d'autres livres, d'autres articles provoquent des émeutes qu'elle réprime férocement. Je suis désolé que Jean Cocteau ne s'en soit pas aperçu.

Un garnement, qui avait l'audace de s'appeler Aymé et le culot de renoncer à un pseudonyme, fit paraître un livre — *Uranus* — dans lequel il enfonçait ces portes ouvertes qui en ferment d'autres (par exemple, que la libération ne fut pas une bergerie). On le soupçonna de vouloir rallumer les fours crématoires et l'on se demanda

s'il méritait encore le titre d'écrivain français. L'affaire fut tranchée à son désavantage quand il avança quelques années plus tard sur la scène d'un théâtre que des magistrat en prenaient parfois à leur aise avec la tête des autres et qu'il leur arrivait d'imiter le personnage de Sganarelle. Le syndicat des magistrats se porta garant de la vertu de ses épouses. Le syndicat des chroniqueurs de théâtre y ajouta la garantie de son intégrité et de son talent.

Un autre galopin, qui aggravait son cas en usurpant quasiment le nom d'un département républicain, — Bardèche, — s'aventura jusqu'à faire des réserves sur le procès de Nuremberg. Au nom des droits de l'homme et de la liberté de penser, on le condamna, on l'emprisonna et l'on mit son livre au pilon. Nous sûmes alors que nous étions en démocratie, ce qui était une bonne nouvelle et toujours agréable à entendre. Un ancien déporté, et socialiste inébranlable, — Rassinier, — faillit subir le même sort pour un délit du même genre. Nous n'eûmes plus de doute : la République était bien instaurée.

Un critique dont le nom offensait l'égalitarisme démocratique, — Bernard de Fallois, — osa dire que son confrère André Rousseaux était dépourvu de goût et de lettres, — ce qui lui mérita une remontrance du délégué syndical de la chronique littéraire. Pour faire pardonner son incartade, il assura que *Les deux Etendards* de Lucien Rebatet était un bon roman ! mais cette fois-là encore on le réprimanda sans ménagement. Un hussard démobilisé, qui invitait le fantôme de Léon Daudet aux festins du duc d'Harcourt, — Roger Nimier, — émit des doutes sur le talent de Jean-Louis Barrault : on faillit l'obliger à reprendre du service dans les milices de Corée du Sud. Un ancien demi de mêlée que les bagarres du rugby excitent sauvagement, — Kléber Haedens, — fit remarquer, le jour où Camus reçut le Prix Nobel, que Sully Prudhomme avait été jadis le lauréat exemplaire

du jury suédois : une cérémonie de réparation fut organisée au micro de la radio officielle. Un érudit, — Georges Duthuit, — exerça sa science aux dépens d'un vagabond révolutionnaire qui était devenu gardien de musée pour s'accorder le loisir de préparer à l'aise l'examen d'entrée au ministère de la culture : on milita contre son entreprise par la conspiration du silence et par la conspiration clandestine du dénigrement.

Voilà. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'allonger cette liste pour fortifier davantage la conviction de Jean Cocteau. Le moralisme de 1960 vaut bien le moralisme de 1925, quoi qu'il se manifeste sur un autre plan. Le scandale n'a pas donné son monopole à la jeunesse d'hier. Celle d'aujourd'hui n'est pas placée dans un état d'infériorité. Les geôliers, les cuistres, les importants, le pays légal de la littérature et du régime ne contestent pas son droit à la désobéissance. Il lui suffit de le prendre, en y mettant le prix. Il y a toujours, pour elle et Dieu merci ! pour un écrivain de rappel à l'ordre comme Jean Cocteau, des pions à braver, des risques à affronter. Le temps des turbulences des mauvais élèves et des hardiesses de l'école buissonnière commence seulement.

Pol VANDROMME.

Existe-t-il un art de l'informel ? (1)

Pareille question peut sembler inutile au regard d'une certaine peinture actuelle, qui a ses amateurs, ses marchands, et j'ajoute, ses thuriféraires. L'expérience n'est d'ailleurs pas nouvelle si le succès s'affirme assez récent. Ce n'est guère que depuis vingt ans et durant la période qui a succédé au dernier conflit mondial que les tenants de la peinture dite « *abstraite* » ont obtenu un succès qui très souvent dépasse leurs espoirs personnels. On a vu en quelques années des artistes inconnus, réduits pour vivre à d'obscures besognes, arriver à la grande notoriété, pris en contrat par des marchands d'audience internationale, avoir voiture, chauffeur, chevaux de course, châteaux qui ne sont plus en Espagne, connaître une réussite rapide et brillante réservée jusqu'ici aux hommes de Bourse. L'accès des collections les plus fermées, celui des musées réservés jusqu'ici aux manifestations d'art les plus traditionnelles, leur est ouvert. Des exégètes plus ou moins patentés leur consacrent des volumes de commentaires, dont le mérite essentiel n'est pas, à vrai dire, la clarté. Le nuage, les propos sybillins réservés jusqu'ici aux dieux et à leurs interprètes, est devenu leur apanage. Outre-Atlantique des mécènes leur bâtissent des temples de structure hélicoïdale, qui telle *l'Echelle de Jacob* s'enracinent dans la terre pour s'élever jusqu'au ciel.

Devant le fait et ces nouveaux Archimèdes qui paraissent vouloir démontrer le mouvement en marchant il faudrait donc s'incliner. Prenant place parmi les dévots il ne resterait plus qu'à pénétrer avec eux dans

le temple ou, restant dehors, courir le risque toujours inconfortable d'être rejeté parmi les hérétiques ou les mécréants. Si vous n'êtes pas touché par la grâce, il reste cependant difficile d'adopter un credo auquel vous êtes requis d'adhérer par les chemins de l'absurde. Et c'est pour cela que peu enclin au conformisme je veux poser cette question préjudicielle et sans doute capitale : Existe-t-il, peut-il exister un art de l'informel ?

Avant de répondre quelques éclaircissements préalables paraissent nécessaires. Ils ont trait à la terminologie. Sans un langage explicite et précis il est impossible de poser et de résoudre aucun problème. Avant de rompre des lances avec les champions de l'informel, je dois les interroger sur leurs intentions et leurs moyens. L'art que l'on me propose a-t-il une vertu évidente et une évidence telle qu'il n'est besoin de poser aucune question ? On ne pose pas de question à la Nature si ce n'est pour l'interroger sur ses moyens non sur ses aboutissements. Ce qui intéresse physiciens et naturalistes, ce n'est pas la « nature naturée », mais la « nature naturante ». Quand on parle des secrets de la nature c'est de ses processus qu'il s'agit.

C'est aussi l'attitude qu'il convient d'adopter vis-à-vis de l'art et de ses créations, avec cette différence toutefois que si la nature ne peut être esquivée en tant que fait, l'art comporte des impostures qui lorsqu'elles sont dénoncées, vous dispensent de toute explication. Si l'œuvre d'art comporte une part d'inexplicable au même titre que les forces élémentaires qui sont à la base de l'univers visible, elle implique une structure et des acheminements qui requièrent l'analyse et se réfèrent à des critères d'appréciation bien déterminés.

Nous nous en tiendrons à la peinture. Elle est la clef de tous les arts plastiques, car la peinture est à la fois forme et couleur, la forme y étant suggérée, la couleur donnée comme réalité visuelle et comme symbole.

Les acheminements

Après la grande aventure *impressionniste*, départ et pivot de toute l'évolution de l'art moderne, expériences et tentatives se sont multipliées à une cadence de

plus en plus rapide, suivant en cela l'évolution technique du monde provoquant cette « accélération de l'Histoire », que constatent tous les chroniqueurs et penseurs essayant de prendre la mesure de leur époque.

Les artistes, dits impressionnistes, ont essayé de renouveler notre vision du monde extérieur. Considérant la couleur comme une réalité en soi, non plus comme un élément subordonné à la forme, ceci excluait la notion traditionnelle du « ton local » propre à l'objet, subissant simplement des atténuations ou des exaltations en fonction du clair-obscur, ce clair-obscur qui fut la grande découverte des peintres de la Renaissance et qui devait animer quatre siècles d'art. Sous l'influence des physiciens ayant analysé la lumière par le prisme et particulièrement de Chevreul, ils constatèrent que la lumière était un élément primordial et que la couleur, au lieu d'être une propriété des objets qu'elle éclaire, n'était par rapport à l'objet qu'un accident. Cet accident ne pouvait être compris, contrôlé qu'en se référant aux lois constitutives de la lumière. L'unité du tableau devait donc répondre à une synthèse ayant pour base non le sujet représenté mais les éléments constitutifs de cette lumière fondamentale, dispersée, réfractée, réfléchie en fonction de l'atmosphère et des propriétés particulières des corps qui la réfléchissent.

Une telle découverte était, à vrai dire, capitale, non pas qu'elle fut appelée à bouleverser systématiquement l'économie traditionnelle de l'art de peindre, car si les peintres du passé ignoraient Chevreul, ils avaient tout de même une sensibilité visuelle et une intuition secrète des lois de la nature qui leur faisaient chercher et trouver l'harmonie. C'est surtout les conséquences intellectuelles d'une telle découverte qui furent graves, par suite des nouvelles prises de conscience qu'elle impliquait.

Parmi les impressionnistes il y eut des peintres d'instinct, pour qui les théories comptaient peu et qui continuèrent à se laisser guider par leur sensibilité sans trop s'embarrasser de raisons, se contentant pour des motifs simplement techniques — perte de la transparence à laquelle ils substituèrent la juxtaposition et le mélange optique — d'éclaircir leur palette. Mais il y eut des peintres raisonneurs. La Renaissance avait eu les siens, à commencer par Alberti. L'Impressionnisme

devait avoir Seurat, le peintre le plus réfléchi, le plus méthodique de toute son époque et dont la carrière prématurément brisée eut sans doute été féconde en trouvailles et en aboutissements. Seurat, fidèle aux théories du spectre solaire, aux lois des complémentaires et du contraste simultané, fut peut-être le seul à vouloir construire un tableau de manière rigoureuse, en fonction non plus de l'objet, de la touche, de son écriture plus ou moins spontanée mais en fonction d'une donnée chromatique. A la recherche d'un équilibre constant dans le jeu des harmoniques, s'appliquant pour cela à une exécution rigoureuse quasi-impersonnelle, il devait aboutir, chose curieuse, à un retour vers l'art des mosaïstes byzantins restés dans ce domaine des maîtres toujours inégalés.

Seurat devait faire largement école. Il venait d'ailleurs après les Nabis, artistes qui sous l'influence d'Emile Bernard et de Gauguin avaient déjà tiré la leçon d'un impressionisme plus exigeant, non quant à la qualité des rapports colorés mais quant à leur intensité et à leur pureté. La couleur éliminant définitivement le clair-obscur traditionnel, envahissait le tableau, effaçant la forme au profit de la composition et de l'unité de ton.

On peut affirmer que toute l'évolution de la peinture moderne postérieure à Seurat se réfère à lui, si elle ne se recommande de lui. Après les Nabis, les Fauves. Aux Fauves, s'interdisant le ton rompu, ne voulant utiliser que la couleur pure élémentaire, telle que la donne l'analyse spectrale, sans tenir compte des *interférences* et des *passages* qui sont à la base de la *modulation*, si chère à Cézanne, aux Fauves devaient succéder les Cubistes.

Le Cubisme, comme tous les mouvements artistiques, ne fut pas ce qu'un vain peuple pense. Le résultat le plus évident de l'expérience impressionniste avec ses divers prolongements avait été la dissociation du monde des formes et de celui de la couleur. La notion de couleur restée jusque là étroitement liée à celle de la forme, considérée comme une de ses propriétés, tendait à s'affirmer comme un phénomène indépendant des réalités concrètes de l'univers physique. C'était un départ pour de nouvelles et dangereuses expériences.

Au début de ce siècle, presque simultanément, un peintre espagnol, catalan, Pablo Picasso et un peintre parisien, d'origine normande, Georges Braque, tentent un retour vers la forme, cette forme devenue évanescente chez les tenants de l'impressionisme en se diluant dans l'atmosphère. Ils s'efforcent à la synthèse géométrique de l'objet. Ils reprenaient, ce faisant, une tendance artistique qui n'avait rien de très neuf et qui avait déjà sollicité les maîtres de la Première Renaissance en déterminant une conception de la représentation picturale dans laquelle chaque forme, chaque objet s'individualisait fortement, selon des génératrices géométriques enveloppant ou intériorisant les volumes et les plans, supprimant volontairement les passages des formes polyédriques aux formes sphériques ou cylindriques.

Cette tentative, qui devait être suivie par toute une génération d'artistes, répondait à une intellectualisation de la peinture, contredisant, tout au moins en apparence, la sensibilisation de la peinture à laquelle répondait la tentative des premiers impressionnistes et avant que le mouvement n'eut lui aussi ses théoriciens et ses analystes. Dans une première phase les Cubistes s'attachèrent à cette géométrisation de la forme, puis, toujours par la voie de l'abstraction et de l'intellectualisation, ils élargirent leur expérience s'attaquant au *simultanéisme plastique*, tentative de représentation totale de l'objet transgressant les lois de la perspective linéaire et ordonnant en des compositions, plus ou moins arbitraires, des sortes de tableaux-rébus, projection des différents aspects d'un même objet vu sous différents plans.

De là à s'embarquer pour l'allégorie pure il n'y avait qu'un pas ? Les Cubistes le franchirent. Après le *cubisme synthétique* il y eut le *cubisme analytique*. Dès lors le problème se retournait. Au lieu de partir d'une réalité pour aboutir à un symbole, ordonné plastiquement, les nouveaux cubistes partirent d'une abstraction, d'un concept pour aboutir à une œuvre concrète ordonnée plastiquement mais avec quelle liberté ! Là est le véritable chemin qui devait conduire à l'*Art informel*, je dis bien *informel*, car il ne peut s'agir, en fait d'*Art abstrait*, l'abstraction intervenant dans la conception du tableau, dans son processus mental et

quel que soit le point de départ, mais non dans sa réalisation qui ne saurait s'accommoder de cette faute de terminologie, la première et la plus grave qu'il nous faille dénoncer.

L'acheminement vers l'art prétendu informel procède donc de deux voies différentes et qu'on peut considérer historiquement comme parallèles : le divisionnisme pictural, ayant pour base l'analyse de la lumière et sa synthèse colorée ; le cubisme passant de la synthèse géométrique de l'objet à sa décomposition pour arriver à une synthèse plastique absolument gratuite et n'ayant d'autres lois que les fantaisies de l'esprit contrôlées par une volonté d'harmonie acceptant et utilisant les acquêts de l'impressionnisme, cherchant dans la Section d'or et l'étude des rythmes les bases d'une composition dont la signification la plus évidente ne pouvait être que « *décorative* » — j'emploie ce qualificatif dans son sens le plus large et n'excluant « a priori » aucune valeur esthétique. Chez les cubistes cependant, même dans leurs œuvres les plus avancées, disons les plus désintégrées quant à la représentation du monde extérieur, subsistait une donnée réaliste, au moins subjacente, allusive, et toujours une incontestable valeur formelle. Pouvait-on légitimement aller au-delà ? C'est à cette question que je vais essayer de trouver une réponse.

(*A suivre*). F.-H. LEM.

Lecture de Maeterlinck

Lire Maeterlinck, c'est aborder un monde à la vérité peu commun. Poète, maître du drame symboliste, magicien des châteaux enchantés, il a laissé derrière lui, depuis la *Princesse Maleine* jusqu'à *Pelléas et Mélisande*, une œuvre bizarre et pure, à l'image de son âme.

Si, comme essayiste, sa place reste modeste, elle n'est cependant pas sans intérêt. Dégager les thèmes de son œuvre poétique et dramatique demanderait une étude très approfondie où les références et comparaisons imposées par son symbolisme devraient abonder. Au contraire, les principales recherches de sa pensée sont révélées clairement dans les deux ouvrages qui sont les piliers de sa philosophie : *La sagesse et la destinée* et *Le trésor des humbles*. Il est agréable pour qui aime en Maeterlinck le découvreur des mystiques, le guide des régions de l'esprit où passe le mystère, de constater que malgré son goût de l'abstraction, il ne fit jamais usage du jargon philosophique. Il sut éviter les néologismes pour définir des pensées nouvelles et pour commenter certaines positions de l'âme non pas absolument originales, sans doute, mais à coup sûr, parfaitement senties par un tempérament essentiellement poétique et, surtout, ouvert à la vie intérieure.

On a suffisamment parlé, en leur temps, de *La Mort* et de *L'hôte inconnu* pour qu'il soit inutile de revenir sur ces recherches qui touchent plus à la psychanalyse qu'à la philosophie, au psychisme qu'au spiritualisme et dont la lecture demande de prendre parti, d'autant plus que ces ouvrages exposent et discutent de faits, de preuves matérielles, de témoignages physiques. Il est plus intéressant de se pencher sur les deux recueils de pensées qu'il a offerts à sa passagère : celle qui fut pour lui une vivante image de la sagesse.

∴

Le plus « classique » des ouvrages de Maurice Maeterlinck : *Le trésor des humbles* mérite un examen particulier. Et d'abord,

pourquoi ce titre modeste ? Il choque un peu par une affectation de simplicité, inattendue lorsque l'on découvre, à la lecture, le naturel et la profondeur de ses méditations. Mais le titre importe peu. Il couvre une série d'essais qui sont d'autres notes sur *La sagesse et la destinée*. On aime y découvrir deux thèmes principaux : l'évidente importance de la vie mystique, l'importance non moins remarquable de la bonté, grave, secrète, de l'homme.

Par là, je veux voir dans Maeterlinck un penseur qui a tenté de rendre à l'homme sa dignité profonde, cette qualité qui en fait l'être animé le plus susceptible de répondre à la confiance que le créateur, au premier jour, plaça en lui. Loin des thèses du dogme et des questions étroites posées par les écoles les plus variées, l'homme de Maeterlinck est celui qui exprime le mystère de la Pensée, sans autres moyens que ceux qui sont permis à tous. Vivant, il est lui-même et tous les autres, car il procède de tout et il contient tout en lui-même.

Sans doute, cette philosophie est-elle humble, au regard des grands systèmes qui ont voulu trouver dans la créature un intermédiaire entre les forces de la nature, la puissance de l'invisible et les évidences quotidiennes. Il reste que Maeterlinck suit une voie plus difficile que celle de beaucoup, car sa recherche n'est jamais abstraite pour être abstraite, et se veut toujours liée de près aux gestes humains pour en définir la nécessité et l'importance.

Lorsqu'il écrit dans « La Beauté Intérieure » : *« Il faut si peu de chose pour encourager la beauté dans une âme »*, n'affirme-t-il pas l'immanence d'un ferment de beauté en chaque être ? Et c'est là le point de départ de sa pensée. En effet, se penchant sur l'expérience mystique, il s'interroge : *« Quelle âme n'a pas peur d'une autre âme ? »*, mais il se rassure aussitôt : *« Il faut attendre patiemment que cette conscience supérieure se forme peu à peu. »* C'est que nos moyens ne sont pas à la mesure de nos ressources profondes et que nous ignorons le côté de l'âme où naît la vie mystique. Mais la face de la lune que l'on ne voit jamais de la planète Terre n'a pas interdit la connaissance du satellite : Quelle que soit la « *disproportion monstrueuse entre la science et l'ignorance, entre la force et le désir* », ainsi que Maeterlinck le souligne à propos de « *Ruysbroek l'admirable* », le mysticisme qui reste un fait permanent doit nous rassurer.

Car, observe-t-il encore : *« dès que nous ne sommes plus obligés de formuler ce qu'il y a de mystérieux en nous, nous sommes plus profonds que tout ce qui a été écrit et plus grand que tout ce qui existe. »*

Ici, apparaît le naturel et une certaine puérilité de son attitude. Maeterlinck juge superflu de se représenter toute chose à la connaissance de quoi il aspire ; il reste sur la conviction

de son existence, dès lors que *« la source intérieure est bien claire »*, assuré que les mystiques ont su posséder la certitude, ont éprouvé — ainsi Ruysbroek — *« les mêmes extases qui ne sont au fond que le commencement de la découverte complète de notre être »*. Ce désir de s'identifier à l'objet de sa recherche, de marcher à sa rencontre dans la meilleure candeur de son âme, il le dit ainsi : *« La condition de toute connaissance est que le sujet devienne semblable à l'objet »*. C'est bien là la fusion dans le divin, dans le meilleur de l'humain, position la plus modeste et aussi la plus naturelle : celle qui fait de la destinée une *« contemplation inconsciente »*, ou, si l'on veut, un consentement total.

C'est par cette simplicité que Maeterlinck entend se rapprocher des sources profondes de la vie. Il admire Ruysbroek qui *« ne peut parler que de l'ineffable »* mais *« ignore la plupart des artifices du langage. »* Il estime qu'il existe une raison autre que la raison ordinaire de Kant, Spinoza ou Schopenhauer : celle des mystiques. Car les voies de notre âme franchissent les frontières de la raison pure. Nous sommes supérieurs à ce que nous savons de nous. Cette croyance infinie dans les possibilités de l'homme, Maeterlinck s'y réfère constamment et c'est presqu'ingénument qu'il avoue : *« Nous vivons dans le sublime »* et souhaite *« que tout homme trouve par lui-même une possibilité particulière de vie supérieure dans l'humble et inévitable réalité quotidienne »*. Certes, il est loin du cadre abstrait où se placent les philosophes : les idées générales ne sont pas son fait, et il ramène tout à l'immédiat, tangible et concret, même lorsqu'il chante le silence et l'ombre, *« nobles idéaux »*, car, pour lui, les âmes peuvent toujours s'apercevoir dans un rayon de lumière primitive.

S'il se montre prudent au moment de se pencher sur l'abîme, inquiet même — *« il semble par moments que nous soyons au bord d'un pessimisme nouveau, mystérieux, très pur »* — il reste toujours dans l'attente : *« Qui de nous ne passe la plus grande partie de sa vie à l'ombre d'un événement qui n'a pas encore eu lieu ?* Plus encore, son attente est essentiellement confiante : *« Il faut vivre,* écrit-il à propos d'Emerson, *parce que nul n'a le droit de se soustraire aux événements spirituels des semaines banales. Il faut vivre, parce qu'il n'y a pas d'heure sans miracles infinis et sans signification ineffable, »*

Ainsi, le quotidien et le spirituel, le réel et l'ineffable se rencontrent-ils en lui pour se marier hamonieusement. N'est-ce pas là peut-être ce qui explique l'emphase lyrique de ses poèmes dramatiques et des enchantements féériques qu'il a aimé conter ?

⁂

Cet amoureux du silence, et qui en connaît la puissance mystérieuse, sait que *« ce qu'il y a de plus étrange dans l'hom-*

me, c'est sa gravité et sa sagesse cachée », Tout ce qui ne s'exprime pas mais n'est pas seulement l'indicible, c'est aussi la meilleure part de la force intérieure, c'est peut-être ce que connait l'être tanscendental « *dont les actions et les pensées percent à chaque instant l'enveloppe qui nous entoure* ». Mais si les émissaires de l'esprit sont parfois infidèles, l'âme fait toujours plus pour la connaissance de n'importe quel autre élément de la vie morale et psychique. Le silence est le regard de l'âme dans l'âme, de l'âme dans une autre. Ainsi naît l'amour : « *N'est-ce pas le silence qui fixe et qui détermine la saveur de l'amour ?* ».

Maeterlinck n'a pas consacré d'essai particulier à l'amour, mais chacune de ses notes s'y réfère. N'a-t-il pas écrit : « *Ce n'est jamais ceux que nous embrassons que nous aimons le plus profondément ?* ». Comme pour Rainer Maria Rilke qui écrivait : « *parce que je ne t'ai jamais serrée contre moi, je te tiens ferme* » — l'amour est pour Maeterlinck autre chose qu'un acte ou que les seules conséquences de cet acte.

Il avait trente-quatre ans quand il publia le « *Trésor des humbles* » et deux ans de plus pour « *La sagesse et la destinée* ». La jeunesse de ce penseur qui ne joue pas au philosophe explique-t-elle sa retenue et sa décence sur le chapitre de l'amour ? C'est possible, mais surtout, c'est qu'il a conscience de la prééminence des rapports des âmes sur tous autres. Cela ne l'empêche nullement de savoir combien la créature est imparfaite et peut facilement se leurrer sans grand inconvénient puisqu'il y a une puissance supérieure qui reste indulgente : « *Que serait un Dieu qui ne sourirait pas* (à nos fautes) ? »

La possibilité du recours à une mansuétude amicale plus que divine explique la pureté des moments où l'être tente d'être soi, dans une admiration commune (et comme une complicité un peu honteuse) de la beauté et de la valeur d'une esthétique parfaite.

Plus à l'aise peut-être dans ces méditations que dans ses drames lyriques, tel nous apparaît Maeterlinck. Est-ce parce qu'il est là détaché de la vie propre des créatures qui, dans « *L'Oiseau bleu* » ou « *Monna Vanna* », sont d'abord le produit de son imagination ? Le lien qui unit le créateur et la créature est plus résistant qu'un fil d'Ariane. Il enchaîne le géniteur. Dans la méditation, l'être aux aguets des clairs ruissellements de la vie intérieure, participe à la joie secrète qu'elle exprime sans jamais y trouver un frein à sa légitime soif de connaissance.

⁂

En cet âge dur où l'on a si souvent besoin de croire en l'homme, il n'est pas sans intérêt de relire ces phrases, dont

rien ne révèle qu'elles furent écrites voici plus de soixante ans. Elles situent, semble-t-il, assez bien, les pôles principaux de la pensée de Maeterlinck.

Une brève analyse de « *La sagesse et la destinée* » permet de retrouver ces thèmes et leur prolongment : on y lit que l'homme porte en lui une force inaltérable qui doit lui permettre d'aller vers la justice, la vérité et l'amour, éléments primordiaux de la sagesse.

Parti de l'étude de soi, l'être grandit jusqu'au moment où, éliminant progressivement ses passions les moins avouables, il se purifie, s'améliore moralement et prend conscience des possibilités qui lui sont offertes. Précisément parce que le champ est vaste qui s'ouvre devant lui, l'homme, loin d'être déterminé, est le premier responsable de l'orientation de sa vie ; s'il s'abandonne et se laisse glisser vers le mal, il ne peut invoquer d'excuse. S'il prend délibérément le parti de la douceur, de la simplicité, de la loyauté, s'il se détourne franchement du mal, il est sur le bon chemin : celui qui mène à la sagesse, qui permettra l'élévation de l'âme vers Dieu.

Sans doute, cette sagesse ne peut-elle se définir aisément. Elle est plus direction qu'objet de l'attention et de la progression. On est sage en chaque instant que l'on tente de le devenir, toujours moins cependant que le lendemain même si on l'est plus que la veille. On prend conscience de la sagesse dès que l'on s'essaie à comprendre et situer sa propre conscience si ardu que cela soit. La sagesse n'est pas le bonheur : « *Le sage souffre aussi* (...) *et la souffrance est l'un des éléments de la sagesse* ». Il nous appartient de lutter contre le mal, contre le malheur, et de ne jamais se résigner ; car ce bien, ce mal naissent en nous-mêmes. Quel que soit l'objet extérieur qui l'ait provoqué, le sentiment que l'on ressent ne devient que ce qu'on lui permet de devenir. A ce compte, l'on saura parfois que l'on est heureux et quelle que soit l'étendue réelle de ce bonheur, cette conscience sera génératrice des plus hautes félicités intérieures.

De toute évidence, l'être qui cherche le bonheur fait chaque jour un pas, si minime soit-il, vers lui : c'est la sagesse. Et la force de cette sagesse réside dans sa connaissance.

Se résigner et se sacrifier sont deux attitudes absolument différentes : leur rapport est le même que celui du renoncement passif à l'abnégation active. Puisque d'ailleurs, l'être bénéficie du mouvement initial, il est rationnel qu'il le perpétue consciemment plutôt que machinalement : n'est-il pas destiné à tenir son rôle propre par ses moyens personnels ? C'est là un parti plus courageux, ou tout au moins plus noble que de s'abandonner. Pour des raisons analogues, la sincérité envers soi doit être élevée à la hauteur d'un dogme ; sans elle, point de recours possible contre le mensonge, l'erreur,

la contrainte, c'est un acte de foi : foi en la créature, foi en ses mérites cachés.

« *Croire, ne pas croire, cela n'a guère d'importance, ce qui en a, c'est la loyauté, l'étendue, le désintéressement, la profondeur des raisons pour lesquelles on croit ou pour lesquelles on ne croit point* », écrit Maeterlinck, résumant ainsi la position spirituelle qu'il a choisie : vérité, loyauté envers soi-même, qui suppose une constante recherche de soi : par la méditation, la pensée ordonnée et diligemment conduite.

Le souci de s'élever constamment en gardant cependant le sentiment des réalités, c'est-à-dire ce reflet d'une juste mesure entre le désir et les moyens de l'accomplir, est à la base du comportement du sage, qui améliorera et guidera ses passions vers une norme de beauté et de pureté. Pour tout cela, l'action est nécessaire, c'est-à-dire la pensée mise en gestes, la réflexion traduite par un mouvement. Seules comptent la pensée et l'action conformes à notre destin d'homme, qui est de s'attacher à grandir. L'essentiel c'est de grandir.

« *Sitôt que la conscience s'éveille et se met à vivre dans un être, c'est une destinée qui commence* ». La vie intérieure n'est-elle pas la meilleure preuve de l'importance de vivre (s'il était besoin de prouver cela) ; c'est elle aussi qui invite l'être à rechercher san scesse les aliments de cette vie profond, à progresser sur le chemin de la vérité. Il faut pouvoir parvenir à constater chaque jour une amélioration en soi, dans la mesure où cet examen n'est pas le fait d'une suffisance ou d'un orgueil incompatible avec cette qualité de l'âme que chacun peut obtenir. La sérénité avec laquelle l'être supporte le mal, et le vainct ,fait beaucoup pour son âme.

En passant, comment ne pas observer que Maeterlinck est très éloigné de son contemporain André Gide ? Il se rapprocherait au contraire, assez singulièrement que ce père de l'existentialisme chrétien que fut Kriekegaard. Selon celui-ci, toute conception de la vie selon laquelle on doit vivre pour satisfaire son plaisir est à rejeter car elle omet le spécifique de la jouissance, de la connaissance. Autrement dit, elle est irréalisable, puisqu'elle permet seulement d'obtenir la préfiguration virtuelle d'un plaisir, d'une certitude. Toute réalisation a deux stades immédiatité et personnalité. La joie selon Gide s'arrête au premier stade. A l'opposé Maeterlinck propose une prise de conscience qui recherche le spécifique de l'intérêt. Seule la vie intérieure répond à ce besoin d'approfondissement. Les moyens d'y parvenir, qu'ils soient lyrisme ou recueillement, importent peu : ce qui explique la coexistence chez Maeterlinck de thèmes légendaires traditionnels et de recherches psychologiques qui savent faire la part du rêve.

⁂

L'essentiel est donc de grandir : c'est la leçon de ces deux ouvrages : « *Le trésor des humbles* », « *La sagesse et la destinée* », qu'ont suivie et complété ultérieurement « *Avant le grand silence* », « *Le sablier* », « *Devant Dieu* », qui sont comme un seul et simple livre d'heures qui contient l'enseignement d'un Coran : une sorte d' « Art de vivre en l'Esprit ». Maeterlinck, le sage d'Orlamonde, avant même qu'Orlamonde n'existât n'écrivait-il pas : « *A mesure que votre idéal se réalisera au contact de la vie, il s'étendra, s'adoucira, s'assouplira et s'améliorera* ».

Telle est la sagesse de cet écrivain, de ce penseur ; que la vie réelle soit la vie de chacun, que la vie de chacun soit la prise de conscience constante, mesurée, du meilleur de ce que l'être porte en soi, pour aller par le monde et franchir paisiblement les portes d'une destinée heureuse. Aux désespoirs et aux amertumes d'une époque irritée, Maeterlinck oppose ainsi le réconfort unique des infinies ressources de la vie intérieure.

Willy-Paul ROMAIN.

Qui était Charles-Louis Philippe ?

A propos du cinquantenaire de sa mort (11 déc. 1909).

« On pouvait examiner Philippe en tous sens ; à chacun des amis, des lecteurs, il paraissait très *un* ; mais aucun ne voyait *le même*. Et les diverses louanges qu'on lui adresse peuvent bien être également justes, mais chacune prise à part ne suffit pas. Il porte en lui de quoi désorienter et surprendre, c'est-à-dire de quoi durer ». Ce jugement de Gide sur l'ami qu'il vient de perdre, le 21 décembre 1909, explique la diversité des portraits qu'ont tracés de lui ses familiers et ses biographes, et la difficulté où nous nous trouvons, cinquante ans après sa disparition, de nous faire une idée exacte de ce que fut l'homme.

On a souvent voulu — ou fait semblant de vouloir — le confondre avec ce Charles Blanchard, dont un dernier livre, inachevé, raconte l'enfance misérable. Si Charles Blanchard — son père — a dû souvent « chercher son pain » de porte en porte, s'il a souffert du froid et de toutes sortes de privations, le petit Philippe, lui, n'a supporté aucune de ces misères. A son ami Henri Vandeputte, il écrit, en 1896 : « Mon père est un brave homme.. Il a su amasser quelque toute petite aisance qui lui permet de vivre en notre province et de travailler seulement pour se distraire ». *La Mère et l'Enfant* dépeint

la maison familiale si chaude de tendresse où il a, vers douze ans, sa chambre personnelle. Boursier au Lycée de Montluçon, puis à Moulin, il ne devait pas se trouver, sur le chapitre de l'argent de poche, bien défavorisé par rapport à des camarades qui, à l'époque, n'étaient probablement guère plus riches que lui. Son espoir d'entrer à Polytechnique déçu, il a obtenu une place de commis auxiliaire au Service de l'Eclairage de la Ville de Paris. Nous sommes en 1897 ; il gagne 1.800 frs par an, soit, indemnités et heures supplémentaires comprises, 160 frs par mois. Trente millions de Français ne disposent pas alors de ressources plus élevées et il est célibataire. C'est la gêne, non la pauvreté. Ses parents pourraient l'aider en cas de besoin et lui envoient quelques meubles, lorsqu'il a trouvé, après bien des déménagements, un logis qui lui plait. Après sa mort, Mme Philippe, sa mère, prie Gide, Copeau et Régis Gignoux de se considérer comme ses hôtes à l'hôtel de Cérilly : « Si nous sommes de pauvres gens, vous voyez que nous ne sommes tout de même pas dans la misère ».

On a fait de Charles-Louis Philippe un homme laid, chétif, malingre. « Petit, mais costaud », le définit Francis Jourdain et Giraudoux : « Il ressemblait à tout ce qui est beau et solide en ce monde, excepté aux arbres de la forêt (de Tronçais) ». Il mesurait 1 m. 53, mais n'était ni souffreteux, ni infirme. Dans son enfance, une ostéïte maxillaire mal soignée avait déformé son menton ; mais la barbe atténuait cette dissymétrie, cachait la cicatrice. Plus tard, une adénite scrofuleuse de l'aîne le fait beaucoup souffrir, sans mettre sa vie en danger. Et s'il meurt à trente-cinq ans d'une typhoïde, c'est probablement qu'elle se compliquait de syphillys acquise. Ainsi se confirmait un pressentiment exprimé dans *Bubu de Montparnasse* : « Je travaille en mangeant du mercure et j'ignore, quand viendra le temps des accidents tertiaires, si la vie me sera permise ».

Sur la foi de certains écrits de Philippe, marqués au coin d'une sensibilité parfois proche de la sensiblerie, on a fait de « ce pauvre être — comme le cataloguait Claudel, avec une gênante condescendance —, un homme triste et pleurnichard. Il possédait le don des larmes, cela est certain, et ressentait avec une vivacité intense les chocs que la vie prodigue. Mais aussi bien les émotions heureuses que les autres. Il tenait de son père cette sorte d'humour qui place le rire tout près des pleurs. Ses lettres de jeunesse, lyriques à l'extrême, révèlent une âme mobile, passant de la profonde tristesse à une gaîté folle. Il se rendait lui-même compte de certains excès de plume, qu'il signale dans une lettre à Barrès : « J'écris toujours plus tendre que ma tête ne me le commande ». La solitude ne lui déplaisait pas à certaines heures, mais il recherchait, à d'autres, la compagnie de ses amis. Fargue, Marguerite Audoux, Léon Werth, Charles Chanvin, Yell, Jourdain et lui passaient ensemble de joyeux moments, tant à Paris qu'en cette maison de Carnetin où le week-end les rassemblait ; plaisanteries, farces, échanges heureux, remplaçaient une mélancolie naturelle, mais non maladive.

Qu'il ait souffert par les femmes est sûr. Dans sa jeunesse surtout. Il a, à cette époque, des mots très durs : « Je les hais, je voudrais les mordre et qu'elles en crèvent... Je déteste les femmes en bloc... Je me dis souvent que si jamais je possède une femme, je lui ferai souffrir de grandes douleurs pour me venger de ce que les femmes m'ont fait souffrir ». C'est qu'une sensualité exigeante, alliée à beaucoup de timidité, l'orientait vers celles qui lui convenaient le moins. Les prostituées qui jalonnent ses livres ne pouvaient en rien combler son besoin d'un bonheur intime et durable, qu'il enviait à certains de ses amis et qui demeure constant sous le sarcasme. Il faut choisir entre les femmes et La Femme. De toutes façons, il ne fut pas un réprouvé dans ce domaine. Certaines

l'ont aimé volage, insconstant, plus longtemps qu'il ne les a aimées lui-même. Il semble qu'un amour plus profond ait marqué les derniers temps de sa vie.

Il paraissait tentant, également, de faire de lui un doctrinaire, « socialiste-révolutionnaire ». Bien plus révolté que révolutionnaire, et beaucoup trop artiste pour suivre le jeu de la politique, il était socialiste s'il suffit, pour cela, d'aimer les humbles, de souffrir avec les deshérités, de souligner l'injuste condition humaine et d'en parler avec pitié. Né dans le peuple, il portait en lui un sentiment de classe très aigu. Il confessait à Emile Guillaumin : « Je suis fier de votre livre. Vous comprenez pourquoi je dis que j'en suis fier : c'est parce que je suis un homme de votre classe, et lorsqu'un homme de votre classe parle, expose nos raisons, parle de la vie que nos pères ont menée et apprécie les gens qui ont été nos maîtres, je sens un tout petit besoin de vengeance qui ne me quitte jamais se satisfaire ». Sans plus. Les riches et leur monde, il s'en méfiait sans les haïr et sans réclamer le bouleversement social qui eut nivelé tout dans le chaos. Mais il restait volontairement avec le peuple, refusant de s'associer à l'œuvre de la bourgeoisie, « contre-révolutionnaire — disait Valery Larbaud — si l'on admet que la révolution a été une victoire de la bourgeoisie ». En dehors de toute école, de tout mouvement, solitaire dans sa bourgade — car on regardait d'un mauvais œil « le petit Philippe », qui publiait chaque jour, dans le *Matin*, des contes où certains se reconnaissaient —, solitaire à Paris — car il s'y sentait, dans une certaine mesure, dépaysé —, fort loin, en tout cas, de toute action politique quelle qu'elle soit.

La controverse s'étend même au sentiment religieux de Philippe. D'aucuns le veulent détaché de l'Eglise, résolument athée. D'autres, au contraire, le voient, aux derniers temps, proche de la conversion. Dans son enfance, il a reçu une éducation religieuse qui permettra l'enterre-

ment religieux. Puis il a eu sa période nietzschéenne. Anticlérical sans doute, mais on peut être croyant et anticlérical. « L'amertume qu'avaient mises en lui les difficultés de la vie, la malveillance des hommes, le mal physique et les froissements d'une sensibilité frémissante, avait fait place à la résignation active, à l'acceptation de sa destinée, marque de la vraie force et possession de soi », écrit Jacques Chevallier, son compatriote. Comme Charles Blanchard, il a vécu dans la fraternité des choses avec son corps et son âme. A l'abbé Cabannes, curé de Cérilly, il disait un jour : « Je suis plus près de vous que vous ne semblez le croire, j'en suis même très près » ; à Gide, il écrivait, après la publication de *L'enfant prodigue* : « Si j'avais fait ce livre, que n'eussé-je pas dit au frère puiné ! Je lui aurais montré tout ce qui peut exister de tendresse dans La Maison, d'intelligence dans l'ordre et que tout ce que l'homme imagine de la grenade sauvage n'est rien auprès de ce qu'il voit dans les fruits du verger. Et pourtant, tu n'as jamais écrit aussi purement, tu n'as jamais pensé avec tant de clarté. Hâte-toi, sois un homme, choisis. Je sais d'avance ce que tu choisiras. Nous le choisirons tous ». Phrase troublante, si on la double du témoignage de son ami Marcel Ray : « A travers les crises de passion, les phrases de certitude et de laisser-aller, il s'obstinait à chercher l'ordre ». Il était sans nul doute habité, vers sa fin, de préoccupations métaphysiques. L'œuvre de Claudel, « sa forte et tranquille croyance », avaient influé sur lui. Un mouvement naturel de son âme était qu'à la révolte, toujours succédât l'acceptation. Nul ne peut dire avec certitude, en l'état actuel des renseignements que nous possédons, si la mort l'a surpris au moment où il rentrait dans la tradition apaisante. Nul ne peut soutenir le contraire sans sectarisme de mauvais aloi.

Ainsi, cette brève destinée paraît-elle inscrite sous le signe du contraste. Son œuvre en est marquée ; traduite

en Russie et en Allemagne, répandue largement aux Etats-Unis, où l'on trouve *Bubu de Montparnasse* dans les drugstores, et où certaines Universités tirent de ses ouvrages des morceaux choisis à l'usage des écoles, elle repose, en France, dans un demi-oubli, qui fait injure au jugement de la postérité (1). Sa tombe, elle-même, contredit son goût de la simplicité. Bloc énorme et prétentieux, elle semble, comme « ces grandes dalles » qu'il n'aimait pas, « peser sur le sommeil et murer les morts à jamais ».

Cinquante ans après sa disparition, il n'est pas jusqu'à sa mémoire qu'on déchire. Les « Amis de Charles-Louis Philippe » avaient projeté d'apposer une plaque à son dernier domicile, 45, quai Bourbon. Les fonds réunis, la plaque de bronze coulée, l'autorisation obtenue de certains copropriétaires de la maison fut refusée par d'autres. Trop de personnages célèbres : Gustave Geffroy, la Princesse Bibesco ; Antoine Bibesco, Appollinaire et Drieu La Rochelle (dans l'appartement même de Philippe) — ayant vécu ou vivant encore dans cet immeuble, sis à la proue de l'Ile St-Louis, on craignit, en dernière heure, de dégrader une façade fraîchement repeinte et de la voir, les années passant, « se transformer en colombarium ».

Philippe aurait-il ri, ou été malheureux de cette bouffonnerie, digne du Père Ubu ? Les deux ensemble, sans doute ; car il était à la fois conscient de la note nouvelle, unique, qu'il apportait dans la littérature française de tous les temps et modeste, âme tourmentée, âme douloureuse et de fine texture, comme celle de *La Pauvre Marie*, dont il disait : « Les grosses âmes peuvent parcourir le monde en y trouvant des joies, mais les âmes délicates ont beaucoup à souffrir.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

---

(1) A signaler cependant, au Club Français du Livre, une belle édition récente de *Bubu de Montparnasse*, avec une posface biografique d'Henri Poulaille.

CHRONIQUES

MARGINALES

Du « désengagement »

Il est plus malaisé qu'on ne croit de se détourner de la politique. Le « désengagement » n'est pas une attitude de paresse ou de facilité, comme on le veut parfois — j'entends : pour qui, un certain nombre d'années durant, a pris la politique au sérieux. Il ne suffit pas de se dire que ce sérieux était illusoire, que l'action politique est toujours un jeu de dupe, qu'aucune cause ne justifie les efforts et les risques qu'implique son service (et qu'en fait la cause qu'on croit servir n'est jamais tout à fait aussi juste ou aussi bonne qu'on l'imagine) ; il ne suffit pas non plus, se référant aux exemples de l'Histoire, de constater qu'aux yeux de celle-ci il n'est de causes « justes » et « bonnes » que les causes triomphantes. Encore faut-il se guérir de la part de passion qui entre dans l' « engagement » et dans sa tentation — ne s'agirait-il que de la passion de la vérité, et de la tentation de la dire.

Je crois pourtant, sincèrement, que ce détachement, que ce « désengagement » est nécessaire et qu'il est sain. On voit trop bien où mène le chemin inverse — de quoi l'exemple d'un François Mauriac est une parfaite illustration. Tant qu'il se contenta d'être ce qu'il était né pour être, un littérateur « hors du siècle », l'auteur des *Mémoires intérieurs*, s'il n'était pas génial, justifiait une certaine admiration, une certaine estime, et l'on retiendra de lui, de son œuvre, sinon des romans inégaux et un peu minces, en tout cas des pages de *Journal* parfois admirables. Depuis un lustre ou deux, en revanche, François Mauriac n'apparaît plus guère que comme un journaliste habile, un polémiste inégalement brillant — et un doctrinaire politique dont la « pensée » fait sourire ou ricaner les plus indulgents.

Encore s'agit-il là du visage qu'arbore l'écrivain et l'homme « engagé » aux yeux de ceux qui le lisent, et l'on peut tenir pour peu de chose l'opinion d'autrui. Mais c'est surtout de son propre point de vue, dans la perspective de son « salut » personnel (et je n'entends pas le mot dans son sens religieux), que l'homme « engagé » perd son temps et gaspille ses forces. Si la politique est une science ou un art du *concret*, c'est pour ceux qui la *font*, non pour ceux qui en *parlent*. Ecrire ou méditer sur elle peut donner l'illusion de l'action, de l'efficacité — mais l'illusion seulement. En cette matière, s'il arrive aux témoins de se faire égorger, suivant une formule qui a fait fureur, il ne leur arrive jamais de servir, d'être utiles, d'infléchir le cours des événements, de modifier l'ordre des choses. Ils ne sont pas des acteurs, mais des « figurants » ou des « doublures », comme on dit en langage de théâtre. Et si le sérieux, la conviction avec lesquels ils ont joué leur rôle leur coûte parfois très cher, c'est sans bénéfice pour personne. Dès lors, à quoi bon ?

Mais, je le répète, se forcer à l'indifférence n'est pas une entreprise aussi aisée qu'on le voudrait. Elle nécessite une attention — ou faut-il dire : une inattention ? — de tous les instants, une grande modestie, la vigilante volonté de ne pas se laisser prendre ou reprendre à certains pièges. Oublier, chaque jour, que l'on appartient à son siècle. Se souvenir, au contraire, que l'on ne peut rien pour ce siècle — lequel, au reste, ne mérite pas qu'on lui sacrifie ses forces et son temps.

Un mien ami, à qui la passion politique et la volonté (en soi fort estimable) de « servir » avaient failli coûter la vie, m'a dit un jour, en sortant d'une prison où il avait passé plusieurs années : « A présent, j'ai compris : je ne lèverais plus le petit doigt pour empêcher les affaires du monde de suivre leur cours, ou pour le modifier si peu que ce fût... ». L'admirable n'était pas de parler ainsi, mais, ayant pris cette décision, de s'y tenir. L'ami dont je parle l'a fait. Et, depuis dix ans, cet homme est un homme heureux. Je pense souvent à cet exemple, à cette leçon, m'appliquant à m'en inspirer...

L'inflation continue...

« Assez de romans ! » s'écriait M. Olivier de Magny dans l'un des derniers numéros de feu *Les Lettres*

Nouvelles. Et de citer quelques romans, entre autres, parmi les vingt ou trente qui se publient chaque mois. La plupart ont pour auteurs des jeunes gens en proie à la fureur d'écrire, sinon de vivre, des jeunes femmes qui, interrogées sur ce qui les a incitées à écrire, répondent comme Mme Françoise Parturier : « Parce que je m'étais cassé la jambe », ou comme Mme Geneviève Dormann : « Parce que je m'ennuyais » (réponses citées par O. de Magny). Ainsi naissent les « nouvelles vagues ». L'âge moyen du « romancier » français sera bientôt, s'il ne l'est déjà, de dix-huit ou vingt ans (les éditions Grasset viennent de lancer une collection qui est consacrée à ces éphèbes en mal de littérature ; pour l'inaugurer, on y a publié certain *Tantale*, de M. Alexandre Kalda — dix-sept ans, sauf erreur — qui se distingue par ceci qu'il est parfaitement illisible) ; quant au roman féminin, son niveau moyen se situe approximativement entre les petits ouvrages de Mme Françoise Sagan — au mieux — et ceux de Mmes Parturier ou Annabel. C'est dire.

Quel est, là-dedans, le rôle, mieux vaudrait dire la responsabilité des éditeurs ? L'un des principaux responsables de cette inflation romanesque, M. René Julliard, déclarait récemment dans une interview :

« Depuis la Libération jusqu'au 31 décembre 1958, j'ai publié 417 écrivains. Les résultats ? Neuf succès au premier livre et quarante écrivains, soit 10 %, qui ont réussi. Je reconnais avoir eu tort de publier une trentaine d'écrivains. Quant aux autres, ils n'ont pas tenu leurs promesses... ».

Mais encore ?

« Du 1er janvier au 31 août de cette année, sur 5.080 manuscrits reçus, il y avait 4.000 manuscrits de romans français. Sur ces 4.000, je n'en publie que 20. Bien sûr, il y en avait 3.800 mauvais ou médiocres. Mais les 200 autres ? 20 sur 200 ! Et ceux que je n'ai pas retenus ? Je l'avoue, j'ai crainte que ne m'échappe non pas un chef-d'œuvre, car je l'aurais vu, mais un futur romancier de talent. En en publiant le plus grand nombre, je diminue les risques de laisser échapper un bon écrivain, de même que j'augmente mes chances pour les prix de fin d'année... ».

On le voit, cette « politique » tient à la fois de la loterie et de la spéculation boursière. Mais M. René Julliard est bien forcé d'avouer : « A la fin, je ne sais plus ce qui est bon et ce qui l'est moins... ».

Un jeune éditeur que je connais, et qui prend son métier à cœur, me disait ces jours-ci :

« Dans l'avalanche des manuscrits que nous recevons et des romans qui se publient ailleurs, il n'est à peu près plus possible de voir clair, de garder un sens critique. Certains succès déconcertent autant que certains échecs. On en vient à ne plus savoir ce qu'il faut publier et ce qu'il faut refuser. En fin de compte, je crois que je vais renoncer à publier des romans... ».

Bref, il y a encore de beaux jours pour les généraux mémorialistes, les spécialistes de la petite histoire, les biographes de vedettes de cinéma et les alpinistes-écrivains. Car c'est ainsi que finira la littérature ou, du moins, ce qui déjà tend à se substituer à elle : la fabrication et la vente de ce qu'on n'ose plus appeler des livres, mais des « articles de librairie ». Ce commerce, paraît-il, demeure florissant, est même en constant progrès depuis dix ou quinze ans, et certaines feuilles, comme *Les Nouvelles Littéraires* (ô manes d'Edmond Jaloux !) publient très régulièrement des statistiques réconfortantes ou la liste des ouvrages qui se sont vendus, dans l'année, à plus de x... milliers d'exemplaires. Voilà plusieurs années que je consulte, que je conserve ces palmarès. M'y reportant de temps à autre, je suis bien obligé de constater que n'y figurent pratiquement *jamais* les titres de livres dignes d'être lus, d'être retenus. Soyons juste, pourtant : de ces livres-là, il s'en est publié tout de même quatre ou cinq depuis dix ans. Mais ils n'ont guère « tiré » à plus de dix ou quinze mille exemplaires (en dix ans) et, dès lors, leur destin n'intéresse personne. Je voudrais citer ici, pour terminer, quelques lignes d'une lettre que m'adressait il n'y a guère l'un de nos plus grands écrivains vivants, après la publication de son dernier ouvrage :

« Je viens de faire une expérience curieuse. J'ai passé en revue tous les critiques. Un paroxysme d'éloges, partout, sans une ombre, sans une réticence, depuis « la Vie catholique » jusqu'au « Populaire », et d' « Aspects de la France » jusqu'à « Libération »... Tout cela, c'est pour l'auteur seul. Personne ne le soupçonne, c'est comme si rien ne s'était passé. Pas un lecteur de plus ne s'est dérangé : un petit troupeau de dix mille environ me suit depuis longtemps. Pas un volume de plus ne sera vendu. On peut crier, personne n'entend. La « vie littéraire » est éteinte, la critique n'a plus de voix. La « vie littéraire » ne dépasse guère le cercle du « service de presse », petit monde clos, comme l'Institut Pasteur...

Claude ELSEN.

NOTES DE LECTURES

Pierre **BOULLE** : *Un Métier de Seigneur* (Julliard).

Le destin littéraire de Pierre Boulle est bien curieux. Avant même que l'adaptation à l'écran du *Pont de la rivière Kwaï* ait fait de lui un auteur « à succès », le romancier de *William Conrad*, du *Bourreau*, de *la Face* et d'une demi-douzaine d'autres ouvrages originaux et insolites connaissait déjà la faveur d'un assez nombreux public. Son œuvre, dans le même temps, se heurtait à une singulière incompréhension de la part de la critique, à qui elle inspirait on ne sait quelle réticence, quelle indifférence méfiante. Les choses, d'ailleurs, n'ont guère changé : sans aller jusqu'à accuser Pierre Boulle d'être un mystificateur, on lui reprocherait volontiers de manquer de sérieux — de ce sérieux qui, comme on sait, fait le prix des romans « dont on parle ». (A propos de *l'Epreuve des hommes blancs*, par exemple, feu Robert Kemp disait avec une moue dédaigneuse : « Ce roman n'est pas un livre raisonnable »...) Il est vrai que, dans les premières pages du *Bourreau* — qui constituent une « clef » de toute son œuvre — Pierre Boulle avait exposé, avec un humour subtil, sa conception très personnelle de l'art romanesque :

« Ma première loi est de ne jamais être spontané... Mes histoires ne sont le fait ni d'un élan intérieur, ni d'un examen trop attentif de l'humanité, réprouvé comme une grossière indiscrétion. Je n'écris jamais la vérité... Comment pourrais-je prendre mes personnages dans le monde réel, quand je leur impose des raisonnements absurdes ? Comment les choisirais-je parmi nous, puisqu'ils doivent se conduire en toute circonstance comme des polichinelles ? »

Dans ces propos j'y insiste, il convient de faire la part d'un humour *au second degré* — car en fin de compte c'est bien « parmi nous » que Pierre Boulle choisit ses héros, et leurs « raisonnements absurdes ». leur « comportement de polichinelles » ne sont (parfois) différents des nôtres qu'en ceci qu'ils sont poussés à leur extrême limite *rationnelle*, contrairement à ce que pensait Robert Kemp.

En effet, si c'est en fonction d'un mécanisme mental apparemment aberrant que vivent, agissent et meurent les personnages de Pierre Boulle, ce mécanisme ne tient son absurdité que de son caractère *outrancièrement* raisonnable. Partant d'une situation, d'une donnée très simples, presque banales, à peine plus insolites qu'un fait-divers, l'auteur se borne à les pousser jusqu'à leurs conséquences

extrêmes *mais toujours rigoureusement logiques.* C'est le cas aussi bien pour le colonel Nicholson du *Pont* que pour le Cousin *d'Un métier de seigneur,* l'espion William Conrad, le procureur de *la Face* et les autres. Quelles sont ces situations ? Un agent nazi, vivant en Angleterre et s'y faisant passer pour un citoyen britannique, joue son rôle avec une telle conviction qu'il devient *effectivement* un parfait sujet de Sa Majesté ; un colonel anglais, prisonnier des Japonais, met un point d'honneur à construire à la perfection le pont qui servira auxdits Japonais à vaincre les siens ; un avocat général, amené par ses fonctions à requérir la peine de mort contre un homme qu'il sait innocent, en vient à se convaincre que cet homme est coupable, alors que lui-même a assisté à *l'accident* dont est morte la victime ; un bourreau chinois devient aux yeux de la loi l'assassin du condamné à mort qu'il a empoisonné un quart d'heure avant le moment fixé pour son exécution ; un résistant, qui a trahi par peur de la torture, tué puis accusé un de ses camarades, se soumet volontairement à une torture beaucoup plus atroce et se tue pour *se* prouver qu'il n'est pas un lâche (c'est le sujet *d'Un métier de seigneur*).

A travers ces apologues grinçants, relatés avec une apparente impassibilité, leur auteur aboutit chaque fois à démontrer ceci qui est une espèce de défi aux règles reposantes du confort moral : l'Absurde n'est pas une image, un concept philosophique ou romantique s'opposant aux données d'un sain rationalisme, mais il est le fruit même de ce rationalisme en même temps que le fondement et l'aboutissement du comportement de l'homme « raisonnable ».

« Je fus stupéfait (écrivait naguère Pierre Boulle dans un article qui éclaire toute son œuvre mais que personne ne semble avoir lu...) de constater que *tous* les événements importants de ces dernières années s'intégraient dans ce cadre. Tous étaient illuminés par une absurdité hurlante, résultat d'actes étranges en opposition avec les principes simples qui les avaient dictées...».

Et il faudrait citer aussi les deux premières pages *d'Un métier de seigneur,* où l'auteur parle de l'honnêteté intellectuelle, de la sincérité envers soi-même et envers les autres, signes évidents du « progrès moral » de notre espèce, avec un *faux* sérieux passablement féroce, qui n'est pas sans rappeler celui de Laclos dans la préface des *Liaisons dangereuses. Un métier de seigneur* est peut-être, d'ailleurs, le plus cruel des livres de Pierre Boulle, et il me paraît malaisé de le lire sans éprouver une certaine *gêne,* compte non tenu de son anecdote, qui est atroce en soi. Je sais peu d'ouvrages où la « bonne conscience » et la « sincérité envers soi-même » dont nous nous réclamons tous, fût-ce dans notre tête-à-tête avec nous-mêmes, soient plus lucidement démasquées, dénoncées, montrées sous leur véritable jour. S'il y a en tout homme, et je le crois, une part *ignoble,* au sens propre du terme, il me semble que peu de moralistes ou de romanciers l'aient mise à nu avec autant d'implacable rigueur que Pierre Boulle dans ce récit, son astuce suprême consistant à le faire dans le cadre d'une intrigue, d'une situation apparemment exceptionnelles, de telle sorte que la « bonne conscience » du lecteur ne se sente pas *nécessairement* visée. Ce machiavélisme souriant et faussement impassible ressortit au grand art, si l'on peut user de cette formule, s'agissant de morale plus encore que de roman — car c'est bien de quoi il est ici question.

Claude ELSEN.

LES GRANDES AVENTURES DE L'ARCHEOLOGIE

par Lady Wheeler (Robert Laffont, éd.)

Un livre destiné à ceux que l'archéologie intéresse, sans qu'ils soient pour autant des spécialistes, vient d'augmenter la Collection « La Vallée des Rois ». Lady Wheeler, femme d'archéologue et archéologue elle-même, a rassemblé seize récits d'origines diverses, introuvables aujourd'hui parce qu'inédits ou publiés dans des bulletins scientifiques épuisés, sous le titre : *Les Grandes Aventures de l'Archéologie*. Et en effet, c'est bien d'aventure qu'il s'agit.

Lorsque nous contemplons, dans les vitrines d'un musée, tel objet, tel bijou, tel sarcophage parvenus jusqu'à nous à travers les âges, nous rêvons au miracle qui leur a permis de traverser les siècles pour nous apporter le témoignage de civilisations éteintes. Mais nous oublions souvent qu'un second miracle a eu lieu, dû à la recherche patiente, au savoir, au flair aussi des découvreurs de merveilles. L'archéologie, jeu de la science et du hasard, nous apparaît ici sous son aspect vécu, avec ses espoirs, ses fausses alertes, ses « suspenses », ses échecs, ses risques et ses joies.

L'intérêt de ces rapports — presque tous de première main — n'est pas égal. On a beaucoup écrit sur les tombeaux des pharaons ou sur les Manuscrits de la Mer Morte ; la presse en image a mis sous les yeux de tout un chacun les magnifiques dessins polychromes de Lascaux ; sur certaines trouvailles, nous sommes blasés ; d'autres sont racontées de manière plus ou moins évocatrice. Par contre, on relira avec saisissement les lettres où Pline le Jeune décrit, tel qu'il la vu, le désastre de Pompeï : les années n'en ont émoussé ni l'émotion, ni le relief. On découvrira les crânes de Jéricho, premiers portraits modelés sur plâtre, le petit monde des statuettes de Meket-Rê, l'homme de Tollund, figé dans la mort par les tourbières danoises et les surprises des photographies aériennes, révélatrices de vestiges ignorés.

A travers le monde, à travers les temps, on renouera des liens avec un passé aux mœurs étranges, parfois cruelles, parfois si policées que les nôtres en paraissent, du même coup, étonnamment barbares. D'admirables photos permettent à l'imagination de se fixer, au cœur de s'émouvoir, comme celle du petit garçon de la Montagne de Plomb, congelé tout endormi en offrande aux Dieux Incas, vers le milieu du XVe siècle et qu'on retrouva intact, en 1954, dans une pose adorable de grâce et d'abandon serein.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

J'AI VU VIVRE L'ITALIE, par Noël Calef

(Arthème Fayard, éd.)

La collection *J'ai vu vivre*... ne prétend nullement doubler les innombrables guides d'art et de tourisme qui existent déjà. Elle se propose plutôt de décrire les mœurs, les problèmes, les goûts, les

aspirations, le climat social et politique de certains pays. Noël Calef, qui a vécu plusieurs années dans la Péninsule pendant la dernière guerre et qui vient d'y effectuer un périple de quatre mois, se trouvait tout indiqué pour expliquer l'Italie aux Français qui, trop souvent, se livrent au jeu des généralisations hâtives. Connaissant la surface, ils se croient aptes à juger sur le fond ; mélangeant leurs souvenirs historiques, leurs rancœurs récentes (« le coup de poignard dans le dos ») et un grand nombre d'idées toutes faites, ils décrètent que l'Italie est ceci ou cela, sans se rendre compte qu'il n'y a pas une Italie, mais au moins deux, bien différentes dans leurs ressources, leur évolution, leur mentalité. L'Italien duement étiqueté — nous adorons les étiquettes et les appliquons à la colle forte — se voit honni ou porté aux nues, avec une absence de nuances dans le jugement caractéristique d'une époque habituée au « survol ».

Noël Calef lui, n'a rien du touriste portant caméra en bandoulière. Il est entré chez les gens. Il ne se targue pas, bien sûr, d'apporter un témoignage absolument objectif, quoiqu'il s'y efforce de son mieux. Il aime l'Italie et son peuple : c'est déjà subjectiver le rapport. Mais son amour reste lucide. Ce qui est bon là-bas, il le dit ; ce qui est mauvais également. Il fait le point dans un dernier chapitre et constate l'immense effort déployé dans les dernières années pour rattrapper un retard indiscutable sur bien des plans. Quarante-huit millions d'êtres tentent de vivre dans un pays que sa conformation physique gêne — figure de proue dans une mer qui a perdu sa primauté —. La pauvreté qui saute aux yeux, mais tend cependant à régresser, face à l'opulence éhontée de certaines classes de la société, la bourgeoisie en plein essor, en pleine phase dynamique, le rôle trop envahissant du clergé, qu'un peuple très profondément catholique tend à séparer aujourd'hui de la religion, l'excès des naissances, qu'une énorme mortalité infantile vient seule atténuer, l'émigration, remède unique dans certains cas à une innombrable détresse matérielle, le partage des terres, qui s'effectue pour la première fois dans l'histoire du monde sans effusion de sang et bien d'autres plaies ou raisons d'espérer, tout cela Noël Calef l'a constaté et le raconte sans passion, à mi-chemin d'un pessimisme et d'un optimisme tous deux exagérés. Les réformes sont empiriques, désordonnées, hâtives, vouées fort souvent aux griffes de la corruption. « La machine est en branle », cela seul compte.

En Piémont, en Lombardie, en Vénétie, en Toscane, en Sardaigne, en Sicile, l'auteur a pénétré dans toutes les maisons. Il a vu réellement vivre l'Italie au jour le jour. Mêlant l'humour au sérieux de l'observation le portrait qu'il en rapporte n'est pas figé dans une pose aussi avantageuse que trompeuse. Mobile au contraire, souriant ou grimaçant selon les heures, le trait saisi en son expression familière dans le laisser-aller des moments d'abandon ou dans la noblesse des décisions volontaires, tout pétri de contradictions — mais les constantes aussi y figurent —, empreint enfin de cette gentillesse qu'on rencontre partout sitôt la frontière franchie, il palpite, fait de chair, de sang, de larmes et de rires.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Pierre HOFSTETTER : *Londres insolite* (Ed. des Sept Couleurs).

De Piccadilly à Fleet Street, de la banlieue au port, de Londres la nuit à Soho, par Scotland Yard, par le « Tube », c'est une randonnée, haute en couleurs que la verve et le charme du récit nous font paraître trop courte.

Dès l'abord, des instantanés : « on règne dans l'insolite... Les collectionneurs, les sociétés confidentielles, la ligue antiféministe à majorité de membres féminins, les tatoueurs, les allumeurs de réverbères (il y en a encore), le smog, l'ombre de Jack l'Eventreur, Hyde Park et le musée Tussaud... »

Passons à Scotland Yard et apprenons par exemple que sa puissance s'arrête à la Cité, douée de sa propre police, — aux docks,, dont la police dépend du port, et à un cul-de-sac de soixante mètres de long, Ely Place « territoire » sous l'absolue juridiction d'un évêque ! Même l'insolite est soumis à coutume...

Flânons dans Piccadilly, où il n'y a pas que des dames de rencontre, mais aussi les clubs de St-James, très fermés, où règne un silence respectueux de lui-même, et rôdons à Soko, devenu intellectuel, gastronomique et international : la Rive Gauche de Londres.

Londres la nuit ? Le brouillard tombe. Il faut aussi se faire à l'idée qu'après minuit, il n'y a plus grand'chose d'ouvert. Evidemment, si l'on a le goût de l'amour de louage ou des messieurs-dames, la nuit est encore jeune... Piccadilly, Mayfair, Soho, Chelsea, chacun de ces noms évoque plus que ce qu'il y a. Il y a bien les petits clubs plus ou moins francs, les « parties », les boîtes à jazz. Néanmoins on compte moins de filles des rues qu'il y a un siècle, et Londres se couche tôt.

Le métro est rapide. Et transpercé de violents courants d'air. Il transporte deux millions de personnes par jour qui s'excusent à tout bout de champ : « Sorry... Rien à voir avec notre métro-Queneau, bien sûr...

Quand Piccadilly s'allume, Fleet Street, royaume de la presse, commence à gronder. De là, flânons jusqu'à Downing Street, Whitehall pré carré de la politique anglaise.

Mais si vous avez soif, vos ennuis commencent. Pas de bistrots, pas de cafés. Des pubs qui à Londres comme dans toute l'Angleterre, ne sont ouverts que de onze à quinze heures et de dix-huit à vingt-trois heures.. Le dimanche, c'est pire. Il a bien les clubs, où l'on boit, mais les Français sont-ils admis ?

Si l'on veut voir la banlieue, il suffit de la traverser en chemin de fer. De Douvres par le train de Victoria, on a le temps (presque une heure) de se faire une idée. C'est d'une telle monotonie crasseuse et absurde que St-Ouen parait riant. Un million de maisons-champignons, toutes pareilles. Mais il y a aussi, en banlieue, Wimbledon, Epsom, Ascot, le Luna-Park de Battersea, et Chelsea artistique.

La Tamise se descend à la belle saison. Tower Bridge, la Tour de Londres de sinistre réputation et le port immense, au paysage fantastique d'usines, mâts, docks, grues, ponts tournants, kilomètres de quais. Tout cela animé de toutes les races du monde.

Mais, dit l'auteur malgré le brouillard jaune et sale, qui est aussi Londres, il y a « dans cette grande ville un plaisir de vivre, une

douceur faite de lenteur, de somnolence. Perdre son temps n'est pas un crime pour un Londonien ». « Quelquefois je m'asseois et je pense à des choses, dit un petit vieux de la banlieue, et d'autres fois je m'asseois seulement ». Détachement anglais, et même londonien, de longue pratique.

Il faut sentir Londres plus que le voir : « Le goût du thé, des œufs au lard, du jus de tomates, de la bière et du tabac de Virginie, et par dessus tout, le brouillard. »

Si ce livre semble fini trop vite, c'est qu'il est captivant et vrai : il donne le désir de se baguenauder à Londres comme l'auteur l'a fait : le but est atteint.

Philippe KOLTCHAK.

LES JARDINS DU ROI, par Jacques Tournier (La Table Ronde, éd.)

Jardins du Roi, jardins d'un rêve. Mais on peut perdre sa vie à la rêver; le passé qui s'accroche risque d'asphyxier le présent.

En 1914, à Versailles, une belle jeune fille rit, en canotant sur le Grand Canal. 1919 : elle ne sait plus rire ; trop de drames ont déferlé sur son pays usé. Au bras de Johnny, qui parle de villes, de maisons, de familles intactes, elle va « traverser la mer », peut-être retrouver la joie ? Prise au mirage, elle n'a pas vu, pas voulu voir que Jean l'aimait.

Pour lui, c'est l'écroulement, l'enlisement dans la défaite. Rien ne compte plus du métier où il excellait, de la maison qu'il aménageait en secret, selon les goûts de cette Hélène qu'il croyait tacitement acquise. Le mariage est un bon refuge : Jean épouse Madeleine et l'usine en perdition qu'elle apporte en dot. Mais Madeleine sait à quoi s'en tenir : Jean aussi se complaît à un mirage : celui du regret.

Les années passent, une autre guerre s'annonce. Hélène revient en France pour quelques jours, en « voyage organisé ». Elle fait prévenir Jean, qui va la rencontrer à Paris. Johnny est mort, elle est libre. Les cœurs vont-ils se rejoindre, les bras enfin s'ouvrir ? Dans les Jardins du Roi, à Versailles, un homme et une femme se retrouvent et se perdent : « Est-ce à moi de vous apprendre que Madeleine vous aime ? »

Vingt ans encore. Hélène n'est plus depuis longtemps, sans que Jean le sache. Une lettre, une photo, viennent par hasard le lui apprendre. La nouvelle achèvera-t-elle ce prisonnier de l'irréel ? Elle le délivre, au contraire, de ses songes stériles. Le rêveur impénitent découvre passé la soixantaine, le bonheur qu'il a côtoyé pendant quarante ans sans le voir, aveuglé par un fantôme. Aux éclatants souvenirs de la jeunesse, au fruit charnu qu'il n'a pas osé mordre en son âge mûr, se substitue la présence un peu lasse, le visage un peu fané de Madeleine, qui attendait, dans le silence, ce retour. Retour ? Venue plutôt. Car cet homme qui a vécu, travaillé, dormi près d'elle, qui lui a donné une fille aujourd'hui mariée, elle n'en a rien eu, qu'un reflet. Reflet qui se dérobe, se retranche dans le secret : l'écorce sans l'âme.

Jacques Tournier a lu Chardonne, cela se sent. Il est de ceux qui peignent, par touches délicates, des silhouettes à contre-jour, toutes

palpitantes d'ombres et de silences. Madeleine, en fait, dans sa discrétion et son effacement, se place au centre de son roman. La passion sous sa forme cristallisée, qui attire Jean et Hélène l'un vers l'autre, offre un aspect adamantin, un peu factice. La passion la plus vraie, celle que les jours ont renforcée, opiniâtre, généreuse, sans cesse réofferte et que l'échec ne lasse pas, la passion la plus brûlante dans sa robe grise quotidienne, se cache dans l'attachement que tisse la vie à deux et que le temps ne peut défaire. « L'amour ? Elle parlait trop de l'amour, Jean. Elle avait des idées sur l'amour. Elle y pensait, elle en discutait. Elle ne savait pas combien il est simple, et qu'il tient dans le mouvement d'une jambe qu'on a appris à reconnaître, dans le rythme d'une respiration qu'on sait déchiffrer... »

Ginette GUITARD-AUVISTE.

NOTES INTIMES, de Marie Noël (Stock, éd.).

« Sauf, quelques pages antérieures, ces Notes ont été rédigées à partir de 1920, au cours d'une crise d'angoisse religieuse. Trop affaiblie alors pour longuement écrire, l'abbé Mugnier me conseilla de noter de temps en temps mes impressions et mes pensées pour aider ma solitude. Quelques notes, bon an, mal an. Pas davantage. « Pour m'aider ». C'est sous ce titre que je commençai de les jeter sur un cahier et, depuis j'ai toujours gardé cette habitude. Je pense que ce n'est pas une lecture pour tous. »

Tel est l'exergue des *Notes Intimes* que Marie Noël se décide à publier aujourd'hui. Que celui qui, ne connaissant du poète que la légende croirait découvrir en ces pages un chant angélique ou quelque confiserie douceâtre à l'usage des Filles de Marie se détrompe. « Pas une lecture pour tous », mais livre qui brûle, ce dialogue avec Dieu et avec soi-même où perce, à tout instant l'angoisse, l'hésitation, la peur ou la révolte. S'il est des « chrétiens pacifiés », selon Gustave Thibon, Marie Noël est une « enfant de l'inquiétude et du doute », une chrétienne en constante création. Si la neige a recouvert de sérénité une œuvre poétique où l'émotion première est transcendée, les brandons incandescents, sans cesse rallumés dans la chair à vif, illuminent ces notes au jour le jour.

« Neige qui brûle.... » Ainsi la voyait son parrain, en son âge enfantin; ainsi nous apparaît-elle aujourd'hui sous ses cheveux blancs. Aujourd'hui ? Certains poèmes aux titres parlants résument à eux seuls les affres de cette âme en quête, qui ne déposa jamais le fardeau : Chants Sauvages, Chants Inquiets, Psaumes des Ténèbres, Tourmente, Hurlement, L'Epouvante, Désenchantement... (1) Mais nous l'avions oublié devant la paix qui plane sur l'œuvre entière. Ces cris innombrables jaillis du plus profond de l'être :

« Père sans père homme jamais
Ni enfant,
Qui ne savez, assis en paix
Seigneur, le mal que vivre fait
Aux vivants...
....

(1) **L'Œuvre poétique de Marie Noël** (Stock).

« Vous êtes Dieu, vous êtes bon...
Vous l'êtes,,. mais mon sang dit : non...
....

« J'étais petite fille et suivais à genoux
La trace de vos pas adorés sur la terre...
Je m'accuse ! Au tournant d'un sentier solitaire
Je me suis rencontrée avec l'horreur de Vous,

nous les retrouvons ici à l'état pur. Transposés dans l'œuvre poétique, les tourments d'un cœur écartelé entre le Ciel et la Terre s'exhalent ici dans leur vérité nue.

Un drame a marqué la jeunesse de Marie Noël, endolori à jamais sa vie. Rejetée du bonheur terrestre pour lequel elle se sentait tant d'attirance par le Père incompréhensible et féroce en ses desseins. elle s'est élancée vers le « Sauveur qui souffrit », sauvée par la Foi, sauvée par l'abbé Mugnier, sauvée par la richesse intérieure. Mais ce ne fut ni sans retours, ni sans errements, ni sans larmes. A chaque page, l'esprit butte contre des interrogations, trébuche de détresse, se déchire aux ronces de l'absurde et de nouveau s'envole. Le Mal, la Mort, la Souffrance, la Solitude, ces hôtes des ténèbres intérieures montent à l'assaut sans relâche. Nous assistons à la lutte, nous percevons le halètement d'une âme en combat avec elle-même et avec les puissances du bien et du mal. « Devenir une Hostie de Dieu, ce rien de Dieu » n'est pas chose facile. « La grâce de Dieu est dure, parfois, quand elle pénètre dans l'homme. Elle n'entre pas par nos portes ouvertes, nos oreilles, nos yeux, notre intelligence. Elle entre par la porte fermée. Elle force, elle brise. Ce n'est que par une violence, par une blessure, qu'elle passe, se répand, envahit tout. »

Le passage de la Grâce, en Marie Noël, ces Notes en témoignent, ouvrit des plaies. Malgré sa discrétion, son « horreur de l'incontinence sentimentale », elle nous révèle ici une part d'elle-même bien plus vaste que celle que nous connaissions. Une part vertigineuse, oscillante au bord des abimes, qu'on regarde avec tremblement. On comprend que l'auteur ait hésité longuement sur l'opportunité d'une publication de ces Notes, bouleversantes de sincérité crue, passionnées, douloureuses, accusatrices et soumises tour à tour. Mais apaisantes aussi; car la piété triomphe dans ce cœur bourré d'amour la force de l'âme déborde à tout instant le corps fragile. L'amer s'y transforme en joie par distillation lente, le gémissement, toujours freiné d'humour, s'achève en sourire, en acceptation.

« Vous devriez écrire en prose », lui conseillait l'abbé Brémond, celui « qui avait le mieux compris son chant ». A lire ces Notes, mêlées de portraits, de brefs récits en forme de parabole, de fragments de correspondance, on se prend à regretter que la poésie ait absorbée tout entière cette femme admirable, qui atteint dans le secret aux sommets de l'esprit. Sous cette plume naïve et fraiche, le mot exact jaillit, tout renouvelé, expression d'une pensée sans complaisance. Et peut-être, sans l'avoir voulu, la frêle vieille demoiselle d'Auxerre nous offre-t-elle ici, ce qui de son œuvre, restera le plus durable. « Ce nest pas une lecture pour tous ! » Ces *Notes Intimes* sont, en tout cas, une lecture qui nous transperce comme un cri.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Pierre FREDERIX : *« M. Pierre Descartes en son temps »* (Gallimard)

Le titre de ce récent ouvrage, qui ajoute encore une ligne à une bibliographie déjà plus que copieuse, définit assez le souci de l'auteur: une explication raisonnée de Descartes, de tout ce qui, dans son œuvre, paraît au lecteur d'aujourd'hui erreur, parti-pris, obscurités. En replaçant le personnage dans son cadre exact, en le traitant en homme quotidien, M. Pierre Frederix n'a pas prétendu révéler le vrai Descartes, mais plutôt le Descartes que ses contemporains ont connu, admiré, loué, blâmé, jugé, etc. Et ce n'est pas forcément le même que celui qui a définitivement donné le ton à la philosophie moderne.

Car un point essentiel de la pensée cartésienne — faudrait-il dire « le » point essentiel ? — est bien celui dont Paul Valéry, dans un essai resté fameux, soulignait la nouveauté : « l'idée admirable de déduire les solutions de la supposition du problème résolu ». Pour concerner spécifiquement la géométrie, ce procédé ne pouvait-il s'appliquer à la philosophie en général ? M. Frédérix explique justement comme s'est accompli le passage du simple procédé à la méthode universelle. En particulier, il a remarquablement analysé cette sorte de synthèse qui se faisait dans l'esprit de Descartes qui, voulant publier sa « Dioptrique », a été tenté d'y joindre « les Météores », puis d'éclairer le tout par une préface qui devait être le « discours de la Méthode », etc. Ainsi se découvre l'unité de l'œuvre et, par là, l'unité de pensée : en fait, tout découle de la méthode et s'y trouve rapporté.

Il est curieux que M. Frédérix — plus soucieux, il est vrai, de faits précis et de déductions claires que d'approximations ou de comparaisons — n'ait pas rapproché la fameuse « nuit de Gênes » de Paul Valéry, de la nuit du 10 novembre 1619 de Descartes. La similitude entre ces deux moments déterminants, moments du choix, de l'ouverture d'esprit, de l'orientation définitive, brutale, est frappante pourtant. Elle explique peut-être le goût pour Descartes que nourrissait celui dont M. Teste est l'ombre et le double. Comme l'observe M. Frédérix, le « Discours » est, « avant tout une autobiographie intellectuelle ». Ainsi en est-il de tant d'écrits de Valéry.

Différente est l'attitude de Descartes à l'égard de la société de son temps. Son nouveau biographe, qui se comporte plutôt en compagnon de route, amical mais vigilant, note combien ce grand esprit eut le souci de ne pas s'attirer la défaveur de l'opinion, celle surtout des maîtres de la pensée de son temps, Jésuites et autres intellectuels catholiques. Loin d'être un ardent défenseur de la liberté, l'ennemi d'un soi-disant obscurantisme, il n'a cessé de proclamer sa bonne foi, sa foi tout courts, et de chercher à se concilier sinon la sympathie, du moins la neutralité bienveillante des puissants. Plus soucieux de pensée libre (dans le sens de spéculation) que de libre-pensée, il avait d'abord le désir d'écouter ses voies intérieures et, pour tout dire, il avait peur de l'Inquisition. Mais cela ne l'a jamais éloigné de la conscience de son Moi, de son importance, s'exprimant, comme disait encore Valéry, par « le développement de la conscience pour les fins de la connaissance ». A ce propos, on ne saurait trop approuver M. Frédérix lorsque, niant que Descartes ait jamais été un « monstre sacré », il voit en lui, d'abord un homme divisé

qui « n'était pas du tout un héros », mais qui, résolu et secrètement enthousiaste, consacra sa vie à la raison.

Un mot sur le ton de cette étude. M. Pierre Frédérix ne craint pas d'écrire que Descartes « se lança dans la bagarre », ou que de Gibieuf n'écrivait plus « depuis une éternité ». Ce sont là vivacités de plume, assez rares au demeurant, qui donnent du nerf au style. L'ouvrage se lit facilement, les citations y abondent sans excès et cet itinéraire est paré de toutes les grâces possibles, eu égard à la difficulté de la route.

Reste l'anecdote, traitée avec objectivité. Car, si rien n'est oublié — les querelles de Descartes, ses humeurs, son orgueil, son ingratitude envers son premier maître Beekman, ses amours ancillaires, ses déménagements furtifs, etc. — l'important est qu'à travers tout cela se dessine clairement le cheminement de la pensée cartésienne et la formation de sa logique.

W.P. ROMAIN.

LES ARTS

«Comparaisons», au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

Après « Antagonismes », au Musée des Arts Décoratifs, musée que ses conservateurs paraissent vouloir transformer en un temple voué à la célébration des rites « modernistes », sous l'invocation de « Saint Picasso » et du « Bienheureux Chagall », — de cette exposition j'ai préféré ne rien dire, ne voulant faire nulle peine au charmant Mathey, bientôt sans doute promu « coadjuteur à l'Evêché de Chaillot » — après « Antagonismes », voici « Comparaisons ». Les antithèses sont cette année à la mode. Espérons qu'elles se résoudront bientôt en une synthèse et qu'enfin il nous sera donné de voir sans précaution et sans préambule le visage de l'Eternel « ardant dans le buisson ».

Toujours désireux de me faire une opinion objective, j'ai négligé le catalogue, me méfiant des exposés d'intentions destinés à créer le préjugé favorable. Ces intentions apparaissent toutefois assez clairement et ces messieurs de la Direction des Beaux-Arts de l'Hôtel de Ville, auxquels nos édiles s'en remettent afin de maintenir la traditionnelle réputation d'esprit et de goût de notre capitale, ont fait consciencieusement leur travail de fonctionnaires zélés. *C'est-à-dire* — j'emploie à dessein cette circonlocution entrée dans la terminologie officielle — *c'est-à-dire* que, s'efforçant de présenter une synthèse de ce qui constitue les tendances diverses et souvent opposées de l'art de peindre d'aujourd'hui, ils ont abouti à une macédoine indigeste des œuvres les plus médiocres des moins représentatifs des peintres actuels.

Au prix d'une telle discipline, préfiguration du Salon unique, je préfère encore les rares embarcations flottant sur une mer d'insanités au vent des Salons officieux ou officiels, qui emplissent périodiquement les aquariums du Grand Palais, du Palais de Chaillot, du Musée Galliéra, des pavillons de la Foire de Paris et autres lieux affectés épisodiquement à l'entrepôt des toiles peintes et des matières torturées en forme de sculpture.

Que dire d'un tel rassemblement ? Doit-on y chercher le meilleur ou le moins mauvais ? Et, si on est disposé à l'humour, le plus drôle ? Dans ce cas la palme doit sans conteste revenir à Isidore Isou, qui fatigué sans doute du « lettrisme » et de ses « onomatopées », a cherché d'autres canulars. Il a trouvé

celui de son tableau-manifeste, au centre duquel est accroché une petite cage contenant un serin. A ce serin empaillé il a, paraît-il, porté des graines le jour du vernissage en déclarant sur un ton sérieux : « *je nourris ma toile* ». Isidore Isou remplacera-t-il Dada et nous délivrera-t-il, à son tour, des nouveaux poncifs, qui tels les diables de la Parabole « sont pires que les premiers ». Cela étant, gloire à Isodore Isou « libérateur de l'Art français ».

Si l'esprit piétine, les techniques, elles, progressent. Nous sommes restés longtemps cantonnés dans la peinture à l'eau ou à l'huile, celle-ci « *plus difficile mais bien plus belle...* », s'il faut toujours en croire le couplet du « Voyage à Boulogne-sur-Mer » Mais que de progrès en quelques années d'art *farfelu* et de délire esthétique. La liste s'allonge tous les jours et « Comparaisons » nous donne d'élégants spécimens de peinture au goudron, au mâchefer, à la toile d'emballage, au sable, à la sciure de bois, au fil de fer, au nylon — il faut bien être de son temps — ... et j'en passe, ceci sans parler de matières indiscernables défiant l'analyse la plus subtile.

Mais la peinture, me direz-vous, la vraie peinture, exécutée par des peintres qui ne se sont pas trompés d'adresse et n'ont pas pris une exposition d'art plastique pour une annexe du concours Lépine ? La peinture figurative ou abstraite ? Je l'ai vainement cherché, allant de chromos en chromos, de papiers-peints en papiers-peints, quittant Durand-Rosé pour tomber sur Istrati, un morceau de bœuf congelé pour des débris de cheveu s'éparpillant sur un peignoir qui n'est pas immaculé. « *Il y a bien quelques peintres à Paris...* ». *Et* sur cette réconfortante réflexion, je quittais l'entrepôt de Chaillot pour entrer à Galliéra, afin de sapoir si cette détestable architecture, probablement la plus laide de Paris, avant du moins que la carcasse de zeppelin, qui s'est abattu au Rond-Point de la Défense ne lui dispute le prix de l'horreur et de l'inanité architecturale, abritait quelques belles choses.

Les peintres témoins de leur temps, au Musée Galliera

Ici plus d'antagonismes et si comparaison il y a, elle ne s'exerce que sur le talent respectif des participants. On connaît le thème de cette manifestation annuelle, organisée par un chemisier-peintre de Saint-Denis, qui à défaut de talent personnel possède un incontestable sens de l'organisation et de la publicité. Chaque année un certain nombre d'artistes, choisis par le comité, sont invités à exposer une toile sur un sujet déterminé : « Le sport, l'industrie, les loisirs, etc... », appelés ainsi à être « les témoins de leur temps ».

Je ne chicanerai pas sur les intentions, en art tout est possible, comme le disait Bismark des baïonnettes, « sauf de s'asseoir dessus », et le sujet importe peu pourvu qu'il y en ait un. Demander à des artistes de témoigner de leur temps, c'est un peu comme si l'on demandait à un restaurateur de bien vouloir nourrir ses clients et de ne pas leur servir des pâtés en carton, des garnitures de table en trompe-l'œil et des fruits en celluloïd. Qu'il soit le plus figuratif au point de ne négliger aucune boutonnière et de ne jamais transgresser le protocole des rubans sur la poitrine d'un général ou d'un ambassadeur couvert d'ordres, qu'il soit abstrait au point de répudier la moindre allusion, fut-elle transparente à un seul nuage, un peintre témoigne nécessairement de son temps. De sa grandeur ou de sa misère, de sa beauté ou de sa laideur. De quoi témoignerait-il d'autre, à moins que ce ne fût de sa totale insuffisance à témoigner de quoi que ce soit ?

Les Expositions de Galliéra aboutissent chaque année à la publication d'un luxueux catalogue, où la reproduction de chaque tableau s'accompagne d'une biographie de son peintre. Ces catalogues témoigneront de l'art typographique des premières décades de la seconde moitié de ce siècle, car nous souhaitons aux « peintres témoins » longue vie et prospérité. Cette année ils ont été appelés à témoigner sur la jeunesse. Je dois dire qu'ils le font avec quelque liberté, honnêtement et sans agressivité. Et le plus jeune de tous, bien qu'il paraisse avoir triché en envoyant une œuvre ancienne, est encore Van Dongen, avec son admirable « Portrait de jeune parisienne », qui est un incontestable chef-d'œuvre.

Pignon, à la Galerie de France

Ici nous sommes en un endroit sérieux, une chapelle où officient des artistes résolument modernes mais qui seront, un jour, membres de l'Institut. Tout est de bon ton et l'on pourrait y méditer à loisir sur les vertus de la couleur, sans les grondements sourds du Métro trop proche. Mais gare à la surenchère, car toute gauche a son extrême-gauche et à vouloir trop témoigner de son temps on finit par ne plus témoigner du tout.

Exemple le charmant peintre italien Music, dont l'art délicat paraissait une transposition des pictographies noires et ocrées des artistes magdaléniens. De ses jeux graphiques Music en sa récente exposition ne retenait plus que les accents, des ponctuations bi-colores : une vinaigrette sans salade. Le résultat le plus évident était une exposition de mauvaises maquettes de papiers-peints. Un sculpteur l'ayant précédé et dont je n'ai pas retenu le nom, garçon très doué, ses dessins en témoignent, mais que les lauriers de César empêchent de dormir, s'est pré-

cipité sur le chalumeau oxhydrique et délaissant les cimetières d'automobiles s'est approvisionné chez le ferrailleur et a visité les décharges publiques. Il en a remporté une collection de coquilles, de calendres, de tuyaux, de fers à béton dont il compose des monstres agressifs qui témoignent d'une *libido* sujette à d'étranges complexes. Ses compositions issues de la tôle émaillée, du bidet, du boc à injection et du rarissime pot-de-chambre — l'objet tend à devenir archéologique — ont d'autres charmes et c'est sans doute le côté « fleur-bleue » de ce sculpteur-moloch.

Ce rappel fait, ne serait-ce que pour signaler le danger des déviationnismes esthétiques, j'en viens à une exposition plus actuelle, celle du peintre Edouard Pignon. Pignon fait déjà partie de la vieille-garde et peut être considéré comme un crû garantie de la Cave Caputo. Expressionniste coloré, à l'arabesque puissante, Pignon est un artiste baroque, ayant quelque chose du flamand et du catalan, avec la véhémence du premier et le dépouillement du second. C'est aussi un artiste sérieux, contrôlé, quelquefois trop didactique et qui dans la maturité de son âge nous donnera sans doute la synthèse de ses dons en des œuvres qui atteindront à la plénitude.

Mais pourquoi cet album, où les dessins sont mêlés à des photographies qui ne sont ni sans saveur, ni sans intérêt, mais qui destinés à une iconographie intime devraient attendre patiemment que les exégètes futurs veuillent bien leur faire un sort ; ceci sans parler des effusions poétiques et conjugales d'Hélène Parmelin, *alias* Madame Pignon ? Les anciens romains avaient leurs dieux lares, devant lesquels se célébraient les rites domestiques et familiaux ; ils participaient aux cultes civiques et impériaux mais ils ne mélangeaient pas les deux et savaient faire une juste part à leur vie privée et à leur vie publique. Nous avons changé tout cela et installé l'alcôve sur la Place Publique.

Khmeluk, à la Galerie Durand-Ruel

Dussè-je passer pour un pompier au regard des zélateurs de l'art abstrait, je ne peux clore cette très cursive chronique sans dire un mot d'une exposition et d'un peintre, qu'il est de bon ton de sous-estimer, voire d'ignorer. Khmeluk, ukrainien d'origine, passait dès 1935 pour un des peintres les plus doués de sa génération. Il eut des admirateurs de qualité, à commencer par Vollard. Dessinateur étonnant, coloriste né, cet artiste de caractère un peu fantasque, qui fut aussi un poète et un charmant bohême d'un Montparnasse défunt, se tient depuis longtemps éloigné de toutes les coteries, de toutes les chapelles, voire de toutes les manifestations. Exposant régulièrement chez

Durand-Ruel, depuis une quinzaine d'années, des œuvres de qualité inégale, marquées trop souvent au coin d'une virtuosité évoquant la peinture « mousquetaire », honnie par les peintres « mathématiciens », Khmeluk, desservi par son « Label » risquait d'être rangé au magasin des accessoires.

Son exposition actuelle montre un peintre rajeuni, d'un métier plus sûr et plus sobre, à la palette éclatante et sur soixante toiles exposées il en est quelques-unes qui sont de parfaites réussites : *Tulipes. Fleurs bleues au pot noir, Buste de jeune fille, Paysage à l'arbre abattu, Maria...* pour lesquelles je donnerais quelques hectomètres de cimaise aux « Réalités nouvelles » ou à la « Biennale de Paris...»

Le Fantastique dans l'Art, à la Galerie des Deux-Iles

La Galerie des Deux-Iles, restée longtemps désaffectée après célébration quelques années durant des « rites abstraits », Michel Seuphor officiant, vient de rouvrir ses portes. Transformée en librairie-galerie, Jacques Fouquet, essayste, peintre de talent et homme de goût, entend lui donner une orientation nouvelle. Après « Sorciers et sorcières » de Maurice Garçon, il y présente aujourd'hui : « Le Fantastique dans l'art », avec les livres de Baltrusatiïs sur « *Les Anamorphoses* », « *Les Aberrations* », « *Le Moyen-Age fantastique* », celui de Rheims sur « *La vie étrange des objets* », quelques curiosités et surtout un très bel ensemble de lithographies, fusains et peintures d'Odilon-Redon: Redon, admirable artiste, dont la renommée ne fait que grandir, dans les œuvres duquel s'incarnent tous les rêves plastiques et colorés du Symbolisme, Redon plus grand dessinateur et lithographe, peut-être, qu'il ne fut peintre.

Exposition qu'il faut avoir vue :

Celle des *Marquet du Musée de Bordeaux*, à la *Maison de la Pensée Française* : présentation du don magnifique fait par Madame Marquet à la Ville de Bordeaux, d'un choix de peintures du grand artiste disparu, auquel est joint un ensemble de tableaux de divers maîtres modernes ayant constitué sa propre collection.

F.-H. LEM

ERRATUM. — Dans ma chronique de Février, page 89, 2e alinéa, lire « la clef de cette *initiation* », au lieu «...de cette initiative » et, à la dernière ligne « *semait* à tout vent » au lieu de « *serait* à tout vent ».

LES SPECTACLES

LE BONHEUR EN 1960

Moi. — Avez-vous lu *l'Express* du 25 février ?

Lui. — Oui, comme tous les intellectuels ! Rien de bien lisible, d'ailleurs, en dehors du Jean Cau.

Moi. — Cau est une sorte de Don Quichotte. Chez lui il doit regarder les parties de boules en donnant des conseils à tout le monde, les mains dans les poches, parlant très fort. Il y a quelques années Bernard Frank en avait parlé avec beaucoup de drôlerie et d'acidité...

Lui. — Cau a changé, ce n'est plus le molosse qui gardait l'entrée du sanctuaire ; maintenant il voyage, il va questionner les paysans, les femmes du monde, même de jeunes vicaires, il est devenu très fréquentable. Il cherchait ses moulins à vent, il les a trouvés puisqu'il vient de partir en guerre contre la « Nouvelle Vague Cinématographique ».

Moi. — *L'Express n*'est donc plus à l'avant-garde. Autrefois on y aimait tout ce qui était neuf, à la mode, tout ce qui brillait. Chaque saison on y était plus jeune, plus impatient, plus fébrile, les idoles étaient repeintes chaque semaine, on pavoisait tous les jours, tout était féérique et fascinant, P.M.F. était éternellement au pouvoir, la Réaction écrasée en 40 pages, textes et photos. Quelle récession !... Chaque jeudi était un hymne aux merveilleux amis, aux talents inconnus qui allaient s'épanouir,

à toutes les « Nouvelles Vagues » du monde ; on s'embrassait ; Madame Express apprenait aux jeunes femmes tristes à faire l'amour, à s'émanciper, aux hommes à faire la vaisselle, aux enfants à porter les blousons noirs les plus élégants... L'article de Jean Cau sonne le glas de cette brillante époque dont nous garderons la nostalgie bien futile, l'*Express* sera maintenant le Conseil d'Administration de l'intelligenzia, le pouvoir reviendra aux sages, aux prudents, « l'exclusivité pour toute la presse française des lettres de Minou Drouet » n'est plus qu'un souvenir lancinant...

Lui. — Khrouchtchev arrive au mauvais moment, il va voir que nous sommes tristes. Il faudra lui demander ce qu'il pense de « L'eau à la bouche », on pourrait organiser un débat Cau-Khrouchtchev sur la « Nouvelle Vague »... Jean Cau, dans ce fameux article, fait le procès des *Cahiers du Cinéma*, « cette *Pravda* du Septième Art », comme il dit, avec une verveuse injustice. Il n'aime pas les gens des *Cahiers*, leurs manies, leur culture surtout, leurs bibliothèques, leur Proust complet, leur Conrad...

Moi. — Cau n'a pas le temps de lire, il est toujours dans les trains, les avions, il vit, lui. Ce sont les réactionnaires, les capitalistes...

Lui. — Ne parlons pas de corde !

Moi. — Bien sûr ; je voulais dire les gens comme Ortiz, qui ont le temps de lire Bonald et Georges Sauge. Il se méfie, il a raison, il sait bien que c'est à cause de Gide et de Cocteau que nous avons été battus en juin 40. Quelqu'un a déjà dit : « Quand j'entends le mot culture, je sors mon révolver. » On dit qu'il a mal fini. J'ai peur que Cau n'en vienne à nous parler du retour à la terre.

Lui. — Il faut reconnaître que Cau fait une exception, une seule, en faveur de Truffaut, à cause de son « incul-

ture philosophique » qui lui donnait de l'*aisance*. Pour les autres il parle d'effrayant pathos, d'amphigouri philosophique, de galimatias abscons : « Critiques, et donc armés d'une plume et usant du langage, nantis de surcroît d'une certaine culture littéraire et philosophique trébuchante, ils sombraient dans de véritables délires de références... un snobisme de culture les habitait et, primo, pour épater la galerie, secundo, pour clouer le bec à ces *littéraires* qui n'arrivent pas à voir en Tashlin ou en Minelli des géants de la pensée, tertio, pour embraser leur jeune foi, ils alimentaient leur enthousiasme à coups de références... Ils disaient d'effroyables sottises. »

Moi. — J'ai peur que ce ne soit justement à ces jeunes gens que J.J.S.S. et F.G. demandent chaque semaine une citation pour leur première page. Donc Bazin, Doniol-Valcroze, Rivette, Bitsch, Rohmer, Marcorelles et Fereydoun Hoveyda « disaient d'effroyables sottises » et depuis près de dix ans. Remarquez que je lui abandonne Jean Domarchi et Demonsablon. Mais que dit-il des films réalisés par cette équipe, de leur succès ?

Lui. — Je me demande si Jean Cau n'est pas inscrit, secrètement bien sûr, à la Ligue d'Action Morale, si ce n'est pas, au sein de la Nouvelle Gauche, l'homme de Daniel Parker, s'il ne s'est pas un peu ensoutanné ces derniers temps. Il ne va pas tarder à s'embusquer rue Saint-Benoît et à rugir en demandant aux passants leur extrait de baptême. Il est contre la « veulerie morale » et les femmes légères ; il revient beaucoup sur les femmes, sur « les jeunes filles à poil », sur tous ces spectacles écœurants donnés par des gens dont « la vie n'est qu'une monotone séance de travaux pratiques consacrés au libertinage amoureux ».

Moi. — Cau est pour l'amour sain, contre les agaceries des intellectuels, en somme pour la putain à laquelle il consacre d'émouvants passages de son roman *Les Pa-*

roissiens : « Cinq cent balles de plus si tu veux que j'enlève mon soutien-gorge... Jambes écartées, elle s'éponge. Jette la serviette sur une chaise. Elle le regarde puis éclate de rire en apercevant son sexe... » Voilà qui est net, sans bavures, qui « appréhende quelque chose de l'homme. »

Lui. — Evidemment, d'ailleurs, Jean Cau esquisse, avec une grande limpidité, son art poétique : « La mise entre parenthèses du *social,* mille fois d'accord, si c'est pour appréhender quelque chose de l'homme — outre que je suis tranquille, il n'est pas d'exemple de grande œuvre qui n'ai pas *récupéré* l'époque en marge de laquelle son auteur avait voulu l'écrire. » A part cela vous devriez relire *Les Paroissiens,* mais sans mauvaise foi : c'est un récit qui n'a pas eu de chance, il a paru quelques semaines après le 13 mai. Cau appartient sans doute à la dernière génération qui aura eu des soucis politiques, c'est notre dernier quarantehuitard.

Moi. — Voilà pourquoi il déteste la « Nouvelle Vague », son insouciance, sa manière d'être heureuse, de parler de l'amour et des femmes avec un plaisir gourmand. Dans « L'Eau à la Bouche », il y a un charme dont on avait perdu le goût depuis « Les Dernières Vacances ». Doniol-Valcroze est allé à l'essentiel en réalisant un essai sur la recherche du bonheur et la gravité de l'amour, une féérie romanesque à la gloire de la liberté des femmes...

Lui. — Serguine fait la même chose dans ses romans, « Les Fils de Rois », « Les Saints innocents » : de mois en mois un nouvel art de vivre s'élabore, une nouvelle sensibilité s'exprime. Il est normal que ceux dont la personnalité reste fixée aux problèmes de la guerre, chaude ou froide, qui ont vécu pendant des années en se questionnant pour savoir s'ils devaient ou non adhérer au Parti Communiste, aient maintenant l'impression

d'être devant un vide effrayant, d'être définitivement séparés du monde réel, d'avoir un pied dans la tombe. Concluez.

Moi. — Jean Cau fait dire à un de ses personnages : « ...plus c'est chiant, plus c'est moral... » On peut préférer Gobineau : « Dans la vie, il y a l'amour, et puis le travail, et puis rien ».

Frédéric PIERRET,

A NOS LECTEURS

Nous signalons à ceux de nos lecteurs qui désireraient l'acquérir que la collection complète des 64 *numéros de la* 1re *série de* Défense de l'Occident *est en vente au prix de* 150 N.F.

Ecrire à l'administration de Défense de l'Occident, 58, *rue Mazarine, Paris-6e.*

Imprimerie Maurice MIDOL, Montargis (Loiret)
N° d'impression : 268. Dépôt légal 2e trimestre 1960
Le Gérant : Jacques POILLOT